



Université
de Lille

Mémoire de recherche

**Master mention Science Politique, parcours Métiers de la Recherche en Science
Politique (MRSP)**

Faculté des sciences juridiques, politiques et sociales | Université de Lille

Année universitaire 2022-2023

**La cause animale en milieu libertaire.
Normalisation non-consensuelle et circulation de
l'alimentation végétale dans une cantine de
quartier autogérée.**

Autrice : BASSET-FILLON Charlotte

Directrice du mémoire :
DOUILLET Anne-Cécile

Membres du jury de soutenance:
DOUILLET Anne-Cécile & VERHAEGHE Sidonie

Remerciements

Je voudrais tout d'abord remercier ma directrice de mémoire, Anne-Cécile Douillet, qui a suivi le cheminement de mon travail et de mes réflexions tout au long de l'année ; qui m'a soutenue et accompagnée dans ce travail, dont l'aboutissement n'aurait pas été possible sans les conseils, le soutien et les indications qu'elle a su m'apporter. Je la remercie également pour la disponibilité dont elle a fait preuve en réponse à mes sollicitations, pour toutes ses réponses à mes questions ; et enfin et surtout pour mon envie et ma motivation persévérantes à m'orienter vers le monde de la recherche en science politique qu'elle a contribué à faire grandir et à garder éveillées.

Je voudrais également remercier toutes les personnes qui ont accepté de s'entretenir avec moi dans le cadre de ce mémoire, sans qui ce travail n'aurait pas non plus été possible. Je les remercie pour le temps qu'elles m'ont accordé, et pour la bienveillance, la gentillesse et la curiosité avec lesquelles elles ont accueilli mes questionnements. Je les remercie également, et peut-être par dessus tout, d'avoir apporté et d'apporter encore une pierre à l'édifice de ma propre socialisation politique grâce à leurs témoignages divers et toujours passionnants.

Je voudrais enfin remercier mes camarades de classe, grâce à qui cette année d'étude et de recherche fut également une année de rencontres, de plaisir et de partage. Je les remercie pour la solidarité et la cohésion de notre groupe, pour le soutien mutuel que nous nous apportons, sans quoi ce travail de mémoire aurait été bien plus solitaire.

Sommaire.

Remerciements

1

Introduction.

4

Chapitre 1. Une cantine végétalienne en milieu libertaire: un espace plus hétérogène qu'attendu.

14

I. Un espace politiquement marqué, mais hétérogène.

15

1. La cantine: un espace homogène ?

15

2. Derrière la façade, l'hétérogénéité sociale et politique des participant•es.

19

II. Différents rapports à la cause animale

25

1. Les rapports à la cause animale comme produits de la socialisation

25

2. Soutenir les animaux : question d'affect ou de rationalité politique ? Une socialisation genrée.

30

Chapitre 2. L'alimentation végétale, une norme non-consensuelle en milieu libertaire.

35

I. Le végétalisme dans les cantines autonomes, une pratique instituée.

36

1. Une pratique quasi-institutionnalisée.

36

2. La pratique du végétalisme comme point de jonction de plusieurs normes

39

II. Végétalisme et antispécisme, des principes polarisants dans les milieux libertaires.

43

1. Positions critiques sur le végétalisme : limites d'une pratique et d'une idéologie politique.

43

2. Sans antispécisme, pas d'anarchisme ?

49

Chapitre 3. La circulation de l'alimentation végétale et des idées antispécistes à la cantine.

53

I. À défaut des mots, une diffusion par la pratique.

54

1. Véganisme, antispécisme, un non-débat.
54
2. L'effective végétalisation de l'alimentation des participant•es.
58

II. La cantine comme espace de socialisation politique.

62

1. Un espace participant à la socialisation politique des individus.
62
2. La participation à la cantine comme engagement politique.
66

Conclusion.

71

Sources

73

Bibliographie

74

Annexes

77

Introduction.

« Ne nous libérez pas, on s'en charge ». Ce slogan féministe a traversé des siècles de lutte, des tricoteuses de la Révolution française aux féministes de l'ère #MeToo, en passant par les pétrolettes de la Commune et les femmes en lutte dans les années 1970. Ce slogan est si présent dans l'histoire de la lutte pour les droits des femmes que trois historiennes du féminisme ont décidé d'en faire le titre de leur ouvrage retraçant des siècles d'histoire de lutte¹. Il rend compte de l'importance de l'émancipation des groupes socialement dominés — ici les femmes — via leur implication personnelle, en tant que dominé•es, dans la lutte qui mènera à leur libération de toute domination sociale. Dans beaucoup de milieux militants, il est en effet considéré comme important de laisser la place aux dominé•es pour prendre part à leurs combats afin d'éviter des rapports de domination sociale au sein même de ces luttes. C'est ce qu'explique Axelle Playoust-Braure — co-rédactrice en chef de *l'Amorce. Revue contre le spécisme*. — dont les propos sont cités dans un ouvrage de Réjane Sénac : « la gauche a tendance à ne compter que sur la conscience de classe des dominés »². Pourtant, les militant•es pour les droits des animaux n'ont pas d'autre choix que de lutter à leur place, dans la mesure où ces derniers appartiennent à des espèces différentes qui ne peuvent communiquer et prendre part aux débats entre humain•es. Elisée Reclus, penseur anarchiste, écrit à ce sujet : « Parmi les humains, les opprimés peuvent résister à la ligue des oppresseurs. (...) Mais que peuvent les animaux ? Ils ne se mettent point en grève et on ne saurait attendre l'amélioration de leur sort que de l'accroissement graduel de l'intelligence et de la bonté chez leurs éleveurs et maîtres »³. C'est une des caractéristiques singulières de la cause animale par rapport à d'autres types de luttes politiques : l'ensemble de ses militant•es occupent la place de dominant•es dans le système de domination qui lie les animaux aux humain•es⁴. L'expression « cause animale » est utilisée ici pour définir l'ensemble des luttes relatives à

¹ Pavard Bibia, Rochefort Florence, Zancarini-Fournel Michelle. *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*. La Découverte, 2020

² Sénac Réjane. « II. La réhabilitation de l'égalité, un horizon stratégique », *Radicales et fluides. Les mobilisations contemporaines*, Presses de Sciences Po, 2021, p.105.

³ Reclus Élisée. *L'homme et la Terre*, 1905

⁴ Sénac Réjane. « II. La réhabilitation de l'égalité, un horizon stratégique », *op. cit.*, pp. 77-116.

la protection des animaux, de la lutte pour de meilleures conditions d'élevage à la lutte pour la libération des animaux — motivée par un antispécisme abolitionniste⁵. Intéressons-nous alors à la construction historique de la cause animale pour mieux comprendre comment les individus en viennent à adhérer et à lutter pour cette cause alors même qu'ils•elles sont de la catégorie des dominant•es.

Historiquement, la cause animale s'est imposée comme lutte politique en étant pensée conjointement avec d'autres luttes politiques. Elle est ainsi pensée par des militant•es féministes et/ou anarchistes qui se battent déjà contre la domination de groupes d'humains sur d'autres groupes d'humains. Par exemple, à la fin du XIX^e siècle, les luttes anti-vivisection sont majoritairement portées par des femmes qui sont également des suffragettes⁶. Il s'agit des premiers mouvements de lutte pour les droits des animaux. À la même époque, la gauche libertaire commence également à s'intéresser à la cause animale, les animaux étant alors perçus comme « des victimes supplémentaires du monde moderne et de l'industrialisation »⁷. « Mais plus que dans les textes, c'est dans l'expérience des milieux libres anarchistes que l'on trouve une convergence, en actes, d'une démarche anarchiste, écologiste et végétarienne » précise la chercheuse Constance Rimlinger⁸. Aujourd'hui, cette convergence en actes est toujours soutenue par des militant•es libertaires comme Isabelle Attard, une archéozoologue anarchiste qui publie en 2019 *Comment je suis devenue anarchiste*⁹, ouvrage dans lequel elle explique que son projet anarchiste s'oppose à tout type d'oppression ou de domination, y compris la domination humaine sur les animaux, et ce sans hiérarchiser les types de domination.

Malgré cette affinité historique, à la fois théorique et en actes, entre cause animale, féminisme et anarchisme, la cause animale a tendance à s'autonomiser et/ou à être écartée par des militant•es soutenant la convergence des luttes contre toute forme de domination.

⁵ L'antispécisme est le terme employé pour désigner l'idéologie qui s'oppose à la hiérarchisation des espèces, justifiant notamment l'exploitation des animaux non-humains par les humain•es, ou la différence de traitement — domestication ou exploitation — de diverses espèces non-humaines par les humain•es — par exemple, se lier d'amitié avec le chien et exploiter et manger la vache. L'antispécisme abolitionniste exige ainsi l'abolition de l'exploitation des animaux.

⁶ Bailey Christiane, Axelle Playoust. « Féminisme et cause animale », *Ballast*, vol. 5, no. 2, 2016, pp. 80-93.

⁷ Rimlinger Constance. « Ni Dieu ni maître (boucher). L'expérience d'un sanctuaire végane anarcha-féministe », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 55, no. 1, 2022, p. 200.

⁸ *Ibid.*

⁹ Attard Isabelle, *Comment je suis devenue anarchiste*, Seuil, 2019

Cette cause est d'ailleurs souvent rejetée par les défenseur•es d'autres causes considérées comme plus importantes car portant sur des dominations entre humain•es. La politiste Réjane Sénac écrit à ce propos, d'après un entretien avec Mata 'i Souchon (co-organisateur de la journée mondiale pour la fin de la pêche et des Estivales de la question animale) : « Les féministes vont ainsi dire « on n'est pas des poules » et les personnes subissant le racisme « on n'est pas des singes ». Lorsqu'à l'inverse des antispécistes font des comparaisons entre les violences subies par les animaux et les humains, cela va être perçu [...] comme une indécence qui vient discréditer la lutte commune »¹⁰. Cette exclusion interroge sur les critères menant un individu à être inclus – ou exclu – de la communauté politique, l'inclusion étant ici entendue non pas comme l'octroi de droits politiques mais comme le respect des intérêts propres aux individus. Cette différence de rapport à la cause animale dans la lutte contre les dominations interroge en tout cas les facteurs et conditions d'une intégration de cette cause à d'autres luttes.

L'ouvrage de Réjane Sénac¹¹ apporte un premier éclairage sur la possibilité d'une convergence entre antispécisme et autres luttes contre les dominations sur le plan théorique. Elle a produit une recherche sur les mobilisations contemporaines et notamment la place qu'elles accordent au principe d'égalité. Pour son travail, elle s'est appuyée sur 130 entretiens, qu'elle a menés avec des responsables d'association ou de collectif, entrepreneurs sociaux et activistes aux affiliations plurielles, dans le but de comprendre leur rapport à l'émancipation. Dans un chapitre, elle traite la question de l'égalité de considération et l'égalitarisme dans l'antispécisme¹². Elle y aborde les considérations éthiques et morales qui guident le choix de la base d'individus auxquels on applique le principe d'égalité – les animaux en étant traditionnellement exclus. Elle retranscrit aussi les oppositions qui existent entre militant•es pour les animaux et militant•es pour l'égalité entre êtres humains – engagé•es pour le féminisme, l'antiracisme, etc. Ces oppositions résultent en partie du constat fait précédemment, selon lequel les luttes animales sont menées exclusivement par des personnes appartenant au groupe des dominant•es du

¹⁰ Sénac Réjane. « II. La réhabilitation de l'égalité, un horizon stratégique », *op. cit.*, p. 104.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.* « II. La réhabilitation de l'égalité, un horizon stratégique »

système de domination dénoncé, tandis que les luttes contre les discriminations entre humain•es sont menées majoritairement par des personnes appartenant au groupe des dominé•es. Cela explique en partie l'autonomisation de la cause animale. Dans son ouvrage, l'autrice analyse surtout des pratiques, des discours et les idéologies défendues par les militant•es. Sa recherche éclaire les croisements idéologiques possibles entre antispécisme et autres luttes contre les dominations entre groupes humains — notamment via l'élargissement de la définition des individus inclus dans la « communauté politique » en y injectant le critère de sentience —, mais aussi les obstacles théoriques à l'articulation des causes. Son travail, qui n'adopte pas une perspective de sociologie de l'engagement, ne permet pas en revanche de saisir les processus de politisation et de rapprochement à l'une et/ou l'autre cause, antérieurs ou concomitants à l'engagement.

La chercheuse Constance Rimlinger a également travaillé sur la convergence entre antispécisme, féminisme et anarchisme, tant du point de vue théorique que du point de vue des pratiques militantes. Elle a enquêté dans un sanctuaire végane¹³ anarcho-féministe dans le cadre de sa thèse de sociologie¹⁴. Elle y a étudié comment se manifeste concrètement la recherche de convergence des luttes — notamment antispéciste, féministe queer et anarchiste — au sein du sanctuaire, et comment le genre et l'animalité s'articulent culturellement. Sa recherche montre comment se croisent concrètement les luttes dans les pratiques de cet espace politique. Dans le sanctuaire, elle observe par exemple un élargissement des compétences de chacun•e, qui se traduit par l'évitement volontaire d'une division genrée du travail — les femmes sont alors privilégiées pour effectuer des corvées de bricolage. À ceci s'ajoutent des comportements typiquement antispécistes auprès des animaux du sanctuaire, comme le fait de s'occuper de ceux-ci sans les exploiter et de ne pas retranscrire des constructions culturelles du genre et/ou de la sexualité sur eux : « Dans l'élevage, qu'il soit intensif ou familial, les conditions et la durée de vie d'un animal sont déterminées en fonction de son espèce, de son sexe et de la fonction productrice première qu'on lui attribue. [...] Dans un sanctuaire dont l'existence même repose sur le refus de discriminer un animal sur le critère de son espèce, ou de lui attribuer une finalité

¹³ Les sanctuaires, au sens antispéciste du terme, sont des refuges animaliers recueillant des animaux initialement destinés à l'exploitation ou à l'abattoir.

Le véganisme est un mode de vie et de consommation consistant à rejeter tout objet, aliment ou pratique qui impliquerait l'exploitation d'animaux ; et va souvent de paire avec l'idéologie antispéciste.

¹⁴ Rimlinger Constance, *art. cité*.

productive, l'espérance et les conditions de vie des animaux sont décorréliées des critères de sexe »¹⁵. Notons que la cause animale est centrale dans l'analyse de Constance Rimlinger – toutes les personnes du sanctuaire étant antispécistes. Toutefois, l'analyse produite porte sur les pratiques générales du sanctuaire et ne permet pas de saisir les comportements et les politisations individuelles des participant•es, ni de comprendre dans quelle mesure le sanctuaire est un lieu de socialisation politique. Dans une perspective de sociologie de l'engagement, il serait ici pertinent de compléter son analyse en étudiant l'éventuelle différenciation des attitudes au sein du sanctuaire, en les rapportant aux trajectoires personnelles et militantes. Par ailleurs, chaque participant•e étant ici rallié•e à la cause animale, l'analyse laisse dans l'ombre la question des conditions de l'articulation entre féminisme, anarchisme et cause animale.

D'autres travaux permettent eux de saisir l'importance des trajectoires au sein de l'engagement libertaire. Colin Robineau a travaillé sur l'engagement militant dans un milieu autonome. Il propose de saisir la réalité hétérogène de ce milieu et de comprendre les « conditions de production d'un engagement en rupture avec l'ordre social »¹⁶. Il envisage l'engagement politique en termes de processus, reprenant à Olivier Fillieule la notion de « carrière militante »¹⁷ — qui renvoie aux étapes d'accès et d'exercice d'une trajectoire militante — et il analyse l'engagement de ses enquêté•es comme déterminé par leurs socialisations. Contrairement au travail de Constance Rimlinger, sa recherche se penche sur les ressorts individuels de l'engagement militant qu'il tente de saisir par l'analyse de dix-huit trajectoires. Cependant, sa recherche n'aborde pas la place de la cause animale dans ces milieux autonomes, ni les engagements spécifiques pour d'autres luttes. Il serait alors pertinent d'élargir son analyse en étudiant les ressorts d'engagements spécifiques chez les militant•es étudié•es.

Enfin, d'un point de vue historique, Philippe Pelletier s'est adonné à retracer l'histoire du rapport à la question animale des théoricien•nes libertaires de la fin du XIX^{ème} siècle au début du XX^{ème} siècle¹⁸. Il explique comment et pourquoi les

¹⁵ *Ibid.* p.197-198.

¹⁶ Robineau Colin. *Devenir révolutionnaire. Sociologie de l'engagement autonome*, La Découverte, 2022

¹⁷ Fillieule Olivier. « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », *Revue française de science politique*, vol. 51, no. 1-2, 2001, pp. 199-215.

¹⁸ Pelletier Philippe. « L'anarchisme et l'animal », *Pour*, vol. 231, no. 3, 2016, pp. 89-99.

théoricien•nes anarchistes se sont intéressé•es à la question, qu'ils•elles soient allié•es des animaux ou non. Il raconte également comment le végétarisme s'est développé dans les milieux libertaires, sans pour autant devenir une pratique généralisée dans la mesure où certains « pionniers et vétérans des milieux libres », à l'instar de Henri Zisly et Henri Beylie, « s'opposent à toute systématisation du végétarisme »¹⁹ afin d'éviter une généralisation qui serait « dogmatique » et « absolutiste ». Cet article retrace l'histoire des liens entre anarchisme et question animale, nous permettant de mieux appréhender et comprendre la place de la question animale dans les espaces libertaires d'aujourd'hui. Il ne traite cependant pas de débats plus actuels sur la question.

En somme, ces travaux apportent tous un éclairage différent mais pertinent au sujet qui nous intéresse : la place de la question animale et les dynamiques qui sous-tendent une adhésion à celle-ci dans les milieux militants luttant contre plusieurs types de domination. Certains analysent déjà la possibilité de convergence entre cause animale et d'autres luttes, notamment libertaires, en théorie comme en pratique. D'autres travaux analysent la socialisation politique des individus en s'inscrivant dans une sociologie de l'engagement, comme le fait Colin Robineau. Pour notre étude, nous voulons croiser ces apports pour comprendre comment des individus en viennent à adhérer à la cause animale ou non, comment ils•elles intègrent cette cause à leur soutien pour d'autres luttes dans un milieu de socialisation militante. Notre ambition est en effet non seulement de regarder le croisement de ces luttes en pratique, mais aussi et surtout d'essayer de comprendre les ressorts de la politisation des individus à la cause animale, que ce soit par l'étude de trajectoires comme chez Colin Robineau ou directement *via* des interactions dans un espace militant. Dans tous les cas, ce sont des socialisations politiques que nous allons étudier. Pour notre travail, nous choisissons de recentrer notre questionnement sur la place de la question animale dans les milieux libertaires. Ce choix s'explique par l'affinité historique singulière qui existe entre ces milieux et la question animale ; ainsi que par le fait que la lutte contre tout type de domination est au fondement de l'idéologie anarchiste.

Pour ce faire, j'ai choisi de travailler sur les dynamiques de l'adhésion à la cause animale dans une cantine de quartier végétalienne autogérée — ayant lieu dans un local

¹⁹ *Ibid*, p.98.

libertaire dans une métropole de France hexagonale. Il s'agira de comprendre d'une part les facteurs qui sous-tendent un engagement et/ou une adhésion individuelle à la cause animale ; d'autre part les dynamiques relationnelles qui modèlent et définissent la place accordée à cette cause dans un espace marqué par une idéologie libertaire. Le local dans lequel la cantine se tient est un lieu se définissant comme « autogéré, sans hiérarchie, ni autorité » dont le but est d'accueillir différentes activités et ateliers autogérés, ou divers groupes politiques plus ou moins formels tels que des collectifs de lutte, toujours proches des idées libertaires. La cantine se déroule une fois par semaine le midi et propose un repas végétalien complet et à prix libre. La participation à celle-ci est également libre : tout le monde est le•la bienvenu•e pour mettre la main à la pâte, ainsi que pour venir y manger. « Sauf les fachos », a-t-on pris la peine de me préciser. Cette cantine ne se présente pas comme un lieu politique, bien qu'elle soit organisée dans un local libertaire. Elle est avant tout pensée comme un espace de socialisation permettant à qui le souhaite de manger en fonction de ses ressources tout en échangeant avec d'autres personnes. La proposition d'un menu végétalien interroge sur le rapport à la cause animale des individus investis dans cette cantine, et sur le rapport que le groupe en tant qu'entité entretient avec cette question ; particulièrement si nous gardons à l'esprit que parmi les pionniers des milieux libres, certains s'opposaient à la systématisation de l'alimentation végétale dans ces milieux²⁰. C'est précisément cette place ambivalente de la cause animale et de l'alimentation végétale en milieu libertaire que nous allons étudier. Quels rapports les individus investis dans cette cantine entretiennent-ils•elles avec la question animale, et comment comprendre ces rapports ? Comment expliquer que l'alimentation végétale connaisse une certaine diffusion dans les milieux libertaires, malgré des rapports différenciés des individus à la cause animale ? Et enfin, comment les dynamiques relationnelles dans cet espace de socialisation peuvent éventuellement mener à une forme de politisation favorable à la question animale ?

Cette enquête s'appuie sur l'utilisation de méthodes qualitatives : les principaux matériaux que nous utilisons pour l'analyse du terrain sont un corpus de dix entretiens, et dans une moindre mesure l'observation participante. Je précise « dans une moindre

²⁰ *Ibid.*

mesure » car ces observations — assez informelles — m’ont surtout permis de me poser les bonnes questions avant d’entrer dans le coeur du travail : les dix entretiens avec des participant•es de la cantine. Ces observations participantes ont pu se dérouler d’octobre 2022 — période à laquelle j’ai intégré la cantine pour des motivations personnelles — à aujourd’hui — mai 2023. Ma fréquentation de la cantine est relativement régulière et a pu varier entre une fois par mois à quatre fois par mois sur cette période. Concernant les entretiens menés dans le cadre de cette enquête, ils ont été réalisés uniquement avec des personnes qui participent — ou ont participé — régulièrement à ce que nous pouvons appeler « la partie cuisine », c’est-à-dire le moment de l’élaboration des plats proposés à la cantine. Cela recouvre des activités telles que penser les menus, faire les courses, cuisiner et accueillir les personnes qui viennent manger dans cette cantine. Nous désigneront donc nos enquêté•es comme les « participant•es » de la cantine. Pour mener ces dix entretiens, il m’a fallu choisir des personnes parmi la quinzaine/vingtaine de participant•es plus ou moins régulières à la cantine. Ce choix a été guidé à la fois par un souci de représentativité, et par une forme d’arbitrage personnel en fonction de quelles personnes j’ai eu le plus l’occasion de voir dans le contexte de la cantine. Cet arbitrage ne relevant pas d’un choix sociologique, il se justifie par la facilitation à la « négociation » d’entretiens qu’il a pu m’apporter. Concernant les profils sociaux des enquêté•es, il nous importe de décrire la répartition des enquêté•es en fonction de deux critères : le genre et l’âge — la question de l’origine sociale des personnes n’étant pas « visible » avant les entretiens, nous l’aborderons plus tard dans le développement. Le groupe se compose de cinq hommes, quatre femmes, et une personne ne se reconnaissant pas dans ces catégories de genre mais ayant été assigné•e femme à la naissance, c’est-à-dire ayant expérimenté une éducation et une socialisation de fille — nous le précisons car cela sera plus tard éclairant dans l’analyse des trajectoires et des socialisations des participant•es. Du côté de l’âge, le groupe est composé de deux personnes ayant la vingtaine (24 et 26 ans), six personnes ayant de 30 à 40 ans et deux personnes ayant plus de 50 ans. Nous ne prétendons donc pas à la représentativité en terme d’âges. Notre étude comporte donc deux limites concernant le choix des enquêté•es. D’abord, la non-exhaustivité. Elle aurait été envisageable puisqu’il s’agit d’un espace composé de moins d’une vingtaine de personnes ; mais compliquée à mettre en place pour une enquête de cette envergure, raison pour laquelle je me suis limitée

à un corpus de dix entretiens. Ensuite, la non représentativité en terme d'âges. Le principal problème de ce critère est que, à moins d'une approximation fondée sur une apparence physique, je ne connaissais pas l'âge des autres participant•es avant la réalisation des entretiens; et cette recherche de diversité d'âges et de représentativité était limitée par le nombre d'entretiens envisagé.

Limites de l'objectivité et de la déontologie.

Enquêter sur ce terrain dans le cadre de mon mémoire en étant moi-même une participante impliquée dans la cantine m'a amenée à me questionner sur mon propre rapport à cet espace. J'ai été confrontée à deux principales réflexions critiques sur mon travail. D'abord, comment prétendre à la neutralité et à l'objectivité si je suis moi-même impliquée dans le débat relatif à la cause animale ? En effet, je suis devenue végétarienne à 17 ans, puis végane neuf mois plus tard lorsque je suis entrée en études supérieures. Je me réclame de l'antispécisme, et j'ai occasionnellement été militante contre l'exploitation des animaux par les humain•es. Bien qu'en tant que sociologue je fasse l'effort volontaire de me détacher de ma propre politisation, il serait malhonnête de ne pas préciser que ce travail est produit par une personne qui se situe dans l'espace politique et sur la question étudiée. De plus, ce positionnement dans le débat peut également être une limite à la libre expression des enquêté•es dans la mesure où celles•eux qui ne partagent pas mon opinion pourraient s'auto-censurer par peur de me heurter — l'hésitation de certain•es à exprimer des propos non conformes à l'antispécisme en ma présence confirmant cette limite. Ensuite, je porte également un regard critique sur mon rapport aux enquêté•es. D'une part, il me semble important de préciser que j'entretiens des rapports personnels amicaux avec ces personnes. Tout comme pour mon positionnement dans le débat autour de la question animale, je fais évidemment l'effort volontaire de porter un regard objectif sur ces personnes et sur leurs récits, mais je ne peux nier que ces liens affectifs peuvent être une limite à mon objectivité. D'autre part, je me suis beaucoup questionnée sur des questions déontologiques : la relation enquêtrice / enquêté•e — verticale — n'est-elle pas violente lorsqu'elle implique deux personnes qui entretiennent un lien amical — horizontal — dans la vie privée?

Notre travail sera composé de trois chapitres. Dans le premier chapitre, nous analyserons la cantine comme un espace politiquement marqué, pouvant laisser croire à une forme d'homogénéité ; mais pourtant hétérogène si l'on regarde de plus près les origines sociales et les nuances politiques des participant•es. Ce chapitre nous permettra notamment de comprendre comment des rapports différenciés à la cause animale sont rendus possibles. Le deuxième chapitre montrera dans quelle mesure la pratique du véganisme peut être considérée comme une pratique quasi-institutionnalisée dans les milieux autonomes, alors même que cette pratique est loin de faire consensus chez les participant•es à la cantine. Enfin, dans le troisième et dernier chapitre, nous nous intéresserons à la circulation et la diffusion de l'antispécisme et de l'alimentation végétale dans l'espace de socialisation qu'est la cantine, non pas par des discours, mais par la pratique.

**Chapitre 1. Une cantine végétalienne en milieu
libertaire: un espace plus hétérogène qu'attendu.**

Pour commencer, voyons dans ce chapitre dans quelle mesure l'espace de la cantine est un milieu politiquement et socialement hétérogène, bien que marqué politiquement; ce qui laisse présager différents rapports à la question animale.

I. Un espace politiquement marqué, mais hétérogène.

1. La cantine: un espace homogène ?

L'espace étudié présente plusieurs traits de caractéristique laissant croire à un milieu homogène politiquement, et peut-être socialement. C'est notamment ce que peuvent laisser penser les premières impressions lors de la découverte du lieu, de son mode de fonctionnement, de son appartenance visible à l'idéologie libertaire ; mais également un bon nombre de caractéristiques communes que partagent les participant•es qui se sont entretenu•es avec moi.

a. Une façade uniforme. Présentation et premières impressions.

La découverte du lieu laisse entrevoir un espace politiquement marqué. Nous pouvons dire que cela « se voit » : des dizaines — si ce n'est des centaines — d'affiches aux messages politiques arborent les murs du local. Nul espace n'y échappe : les murs de la bibliothèque qui jouxte l'espace commun — faisant office d'espace restauration lors des cantines — , les murs de l'espace commun lui-même, les vitres séparant la bibliothèque et l'espace commun, jusqu'aux meubles qui garnissent le lieu. Seul l'espace cuisine semble échapper à cette peuplade d'écriteaux politiques, chose qui peut aisément s'expliquer par la présence d'un air plus humide dans cet espace. Ces messages sont divers : pour une Université libre, accessible et gratuite ; contre les tentatives d'expulsion d'immigré•es ; pour des événements queer et LGBTQ+ ; en faveur du féminisme et contre les violences sexuelles et sexistes (VSS), des messages critiques à l'égard de l'institution policière, des messages de sensibilisation aux Infections Sexuellement Transmissibles (IST), etc. Parmi tant d'affichettes, il semblerait qu'il n'y en est qu'une qui aborde la question animale. Sur une table près de l'entrée figurent des tracts faisant circuler des messages politiques et

informant de l'organisation d'événements relatifs aux mêmes sujets abordés par les affiches précédemment décrites. Cela peut également concerner des ateliers, souvent ouverts et gratuits pour toutes•tous ou en mixité choisie²¹, témoignant d'une culture d'entraide et de lutte contre tout type d'oppression sociale. Effectivement, nous pouvons dire que cet espace est politiquement marqué par une critique radicale du système politique et social tel qu'il est, et des systèmes de domination rendus possibles par celui-ci.

Les pratiques adoptées par le fonctionnement du lieu vont dans le même sens que ces premières impressions. Le lieu est autogéré, ainsi chacun•e est libre de s'y épanouir et de prendre des initiatives sans être dirigé•e par une hiérarchie. Le repas proposé par la cantine est à prix libre, ce qui témoigne d'une volonté d'entraide et de fonctionnement alternatif, et peut déjà laisser entrevoir un rapprochement avec l'idéologie anarchiste — le prix libre étant largement pratiqué dans les milieux libertaires. La pratique du prix libre permet notamment d'offrir la possibilité à chacun•e de se nourrir en payant un prix adapté à ses ressources ; cela inclue aussi le prix zéro, qui permet par exemple aux personnes sans ressource financière de se nourrir gratuitement. Dans le local, un espace est réservé au troc de vêtements. Chacun•e peut y déposer des vêtements à donner, ou se servir parmi les vêtements donnés par d'autres. Encore là, cela témoigne d'un fonctionnement basé sur des formes d'entraide et de partage en rupture avec le néolibéralisme, et atteste de valeurs « non-conventionnelles » et alternatives, comme l'observe C. Robineau lors de son étude sur une cantine comparable²².

Les éléments décrits ci-dessus et transparaissant lors de la fréquentation ponctuelle de cette cantine vont dans le sens d'un espace associé à une idéologie libertaire, qui est en fait revendiquée par le lieu. En effet, l'appartenance aux idées anarchistes est mentionnée avant même l'entrée dans le lieu : aux devants de sa porte d'entrée. Ainsi, l'espace dans lequel le déploiement de la cantine est rendu possible témoigne de marqueurs politiques forts, pouvant laisser croire à une sorte d'uniformité politique, en tout cas à première vue, et d'autant plus pour des personnes inhabituées à des milieux libertaires. Au delà de ces

²¹ « La mixité choisie consiste à se réunir entre personnes appartenant à une ou plusieurs minorités opprimées et discriminées en excluant la participation de personnes appartenant aux groupes pouvant être oppressifs et discriminants. » d'après le site internet Groupe Santé Genève.

²² Robineau Colin. « Constituer un contre-public en marge des médias : négociations, circulations et normativités d'un discours « révolutionnaire » au sein d'une cantine de quartier », *Études de communication*, vol. 47, no. 2, 2016, pp. 131-148.

marqueurs politiques, des caractéristiques communes aux participant•es de la cantine convergent avec cette uniformité de première vue.

b. Des participant•es aux multiples caractéristiques communes.

Lors des entretiens, il s'est avéré que les participant•es partagent plusieurs caractéristiques communes, allant encore dans le sens d'une certaine uniformité sociale. Les enquêté•es sont toutes•tous diplômé•es de l'enseignement supérieur, ils•elles partagent dans une certaine mesure le même type de rapport à la politique, duquel découle un rapport critique au travail salarié caractéristique de cet espace.

Abordons d'abord le niveau de diplôme des enquêté•es. La totalité des enquêté•es s'est engagée dans des études supérieures après l'obtention d'un baccalauréat général ou technologique, ou équivalence. Tous•toutes ont fait *a minima* deux ans d'études, au moins six d'entre elles•eux on fait au moins trois ans d'études, au moins trois personnes sont diplômées à bac+5 et une personne est actuellement en doctorat. Quatre personnes présentent un parcours universitaire dans le domaine des sciences humaines et sociales, ce qui constitue une grande proportion de personnes, à l'instar des enquêté•es suivi•es par C. Robineau qui « disposent d'un capital culturel important qui conduit une grande partie d'entre eux aux études supérieures, pour beaucoup en sciences sociales »²³.

Les participant•es partagent également une politisation très critique vis-à-vis du système politique en place. Cela s'exprime par des propos directement critiques concernant les partis politiques, les syndicats ou le vote ; l'expression d'une sympathie pour l'anarchisme et l'auto-gestion ; ou encore la participation à des modes de mobilisations collectives. Au sujet des partis politiques, deux extraits tirés d'entretiens résument bien la défiance exprimée par les participant•es :

« Pour la question des partis [...] c'est pas forcément que j'ai tant d'éléments pour les descendre, mais j'ai envie que le rapport au politique

²³ *Ibid*, p.134.

soit plus direct et concret. Tout ce qui est parti politique, ils sont trop dans la représentation, ou alors dans de la stratégie législative »

Dans cet extrait tiré de mon entretien avec Gaëtan²⁴, celui-ci critique la fonction politique principale des partis : la représentation comme mode de démocratie. Sa critique de la « stratégie législative » des partis constitue elle une critique sur le fonctionnement effectif des partis. Celle-ci rejoint un autre discours porté Christian, un autre participant :

« [Les partis politiques], il n'y en a aucun que je trouve sympathique. Même les verts qui pourraient paraître sympathiques. C'est trop horrible toutes les courses au poste, aux responsabilités : les postes de ministres, les sièges, c'est trop horrible tout ça. »

Ici, Christian dénonce ce qui peut s'apparenter à une professionnalisation de la politique et la poursuite d'intérêts personnels en politique. Ce regard critique et dénonciateur a été soulevé par la plupart des participant•es interrogé•es.

Par ailleurs, toujours au sujet de la politisation des enquêté•es, ces dernier•es ont toutes•tous déjà participé à des mobilisations politiques, voire été activistes. Au minimum, les participant•es interrogé•es ont plusieurs fois participé à des manifestations. Plusieurs types d'activisme politique ont été racontés : artivisme — activisme par l'art — , clown-activisme, désobéissance civile, etc. De plus, les enquêté•es défendent toutes•tous une diversité des tactiques politiques de lutte, et se rejoignent en ne condamnant pas les formes violentes de tactique politique. Christian, qui n'aime pas beaucoup la violence de manière générale, me raconte que son positionnement s'explique par le fait que « la société est violente, et c'est un peu difficile d'imaginer qu'on puisse changer radicalement les choses sans [recours à la] violence ».

De cette politisation découle un rapport très critique vis-à-vis du travail salarié. Huit des enquêté•es n'ont actuellement pas de travail salarié : l'un d'entre eux est à la retraite, le reste des personnes est au chômage ou tire ses principales ressources financières d'une autre allocation : RSA, ASS, AAH, etc. Cette posture, qui ne traduit pas un refus du travail en tant que tel, témoigne plutôt d'une posture critique sur l'idée même de salariat

²⁴ Tous les prénoms utilisés ont été modifiés par soucis d'anonymat. Les prénoms utilisés ont été choisis selon un critère de proximité sociale des prénoms, à partir du travail de Baptiste Coulmont sur la sociologie des prénoms : <https://coulmont.com/bac/>

qui est perçue comme une forme d'exploitation des travailleurs•travailleuses, et questionne des sujets sociaux tels que l'aptitude au travail. A ce sujet, le témoignage d'Anne-Charlotte est particulièrement éclairant:

« Il y a un film qui a été vraiment déterminant pour moi. C'est un film qui s'appelle *Attention Danger Travail*. Il m'a permis de mettre des mots et de réfléchir sur des choses que je ressentais [...] Une forme de détachement des possessions matérielles, des positions sociales... [...] Il parle de personnes qui refusent le travail salarié, parce que bien entendu le travail ne se réduit pas au travail salarié. Je pense que même si je ne suis pas salariée, je fais beaucoup de choses, et j'effectue une forme de travail. Et ça c'est vrai que c'est un parcours d'en arriver à se dire ça, et à pouvoir l'assumer ».

Ainsi, les enquêté•es ont en commun plusieurs caractéristiques les rapprochant les un•es des autres. Bien que cela puisse laisser penser que la cantine est un espace social politique homogène, d'autres éléments viennent plutôt contredire cette idée.

2. Derrière la façade, l'hétérogénéité sociale et politique des participant•es.

a) L'hétérogénéité des origines sociales: la coexistence de catégories populaires et de catégories supérieures intellectuelles.

Bien qu'ils•elles présentent des caractéristiques sociales communes, les participant•es interrogé•es proviennent de milieux sociaux divers. Nous avons utilisé la nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles de l'Insee de 2020²⁵ pour déterminer de quel type de milieu social proviennent les personnes interrogées. Quatre personnes ont des parents appartenant à la catégories des « Cadres et professions intellectuelles supérieures », trois personnes proviennent de milieux « ouvriers » et/ou ont été élevé•es par une mère au foyer, et deux personnes ont des parents employé•es,

²⁵ <https://www.insee.fr/fr/information/6205305>

appartenant à une sorte de classe moyenne non-privilegiée. Étudions les origines sociales de certain•es enquêté•es afin d'illustrer cette diversité.

D'abord, regardons le cas de Hanna, dont les deux parents sont professeur•es des Universités et qui a ainsi bénéficié d'une éducation et d'une culture propre aux catégories intellectuelles supérieures.

« Mes parents sont profs à la fac. [...] Ma mère est très avant-gardiste sur l'écologie, mes parents sont des militants écolo [et ils] se sont engagés tôt dans la lutte anti-nucléaire. [...] »

Ce cours extrait lors duquel Hanna me présente ses parents montre rapidement quels sont les deux aspects qui lui semble les définir en premier : leur profession et leur militantisme. Cette profession et ce militantisme nous permettent de les qualifier d' « intellectuels de gauche ». Hanna, quant à elle, a suivi un long parcours d'études de sociologie et est également militante pour l'écologie, ce qui résulte probablement en partie de l'héritage culturel dont elle a bénéficié. À plusieurs reprises pendant notre entretiens, elle a d'ailleurs évoqué une multitude de références bibliographiques philosophiques et sociologiques qui témoignent de sa propre appartenance à une catégorie intellectuelle supérieure.

Ensuite, par contraste, nous pouvons nous pencher sur le cas de Gaëtan, dont nous avons déjà cité les propos plus haut. « [J'ai grandi en] milieu rural jusqu'au lycée. [...] Père ouvrier, mère au foyer. [...] ». Gaëtan n'en dit pas plus sur son milieu d'origine, et est assez succinct dans ses réponses de manière générale. L'extrait cité ne nécessite pas vraiment de commentaire, dans la mesure où il témoigne en lui-même d'une origine sociale différente: rurale et ouvrière. Anne-Charlotte, dont les propos ont également été cités plus haut, présente le même type de profil social que Gaëtan. Ses deux parents étaient ouvriers.

« Je suis quand même issue d'un milieu populaire, et je pense que sur certains aspects ça se voit, ça se sent. Il y a certains codes que je n'ai pas. »

Elle témoigne elle-même d'une forme de conscience de classe lorsqu'elle me raconte dans quelle mesure elle a déjà été victime de discriminations de classe, du fait d'avoir reçu cet héritage culturel.

Enfin, voyons le cas particulier d'Arthur qui présente des origines sociales atypiques puisqu'il a vécu ce qu'il nomme une « expérience de déclassement ».

« Mon père était cadre [...], ma mère était femme au foyer. Elle bossait à l'usine à la base, elle venait d'un milieu ouvrier. [...] Il y a eu un gros changement de situation après le divorce de mes parents, quand j'étais au lycée. Je vivais avec ma mère, et du coup là ma mère était femme de ménage à mi-temps. [...] Du coup elle a un peu renoué avec la condition ouvrière. [...] Je sais que ça a énormément influencé mon parcours politique, parce que c'était vraiment une expérience du déclassement. [...] Je ne crois pas du tout à l'idée qu'il y ait une vertu dans la pauvreté; mais en tout cas c'est une expérience qui a été instructive, qui a profondément réveillé une conscience de classe. »

Ce témoignage montre des origines sociales ambivalentes, dans la mesure où nous pouvons dire qu'Arthur vient d'un milieu populaire — du fait d'avoir été principalement élevé par sa mère — bien qu'il ait expérimenté un niveau de vie plus confortable au début de sa vie, avant le divorce de ses parents. Comme Anne-Charlotte, son témoignage montre qu'Arthur a alors développé une conscience de classe.

Ainsi, nous pouvons affirmer que nos enquêtés•es proviennent de différents milieux sociaux, et ont de ce fait des héritages culturels relativement divers. Nous n'affirmons pas ici que ces dernier•es proviennent de tout type de milieu social, mais nous nous attelons à souligner la diversité des origines sociales présentes chez les participant•es de la cantine. Ces divers héritages expliquent des politisations également variées chez les enquêtés•es. Leurs politisations, bien que toutes marquées par une critique radicale du système en place, sont assez hétérogènes.

b) « À gauche de la gauche » : d'importantes nuances politiques.

Bien que toutes•tous les enquêté•es *a minima* se rapprochent de l'idéologie politique anarchiste, ils•elles n'ont pas tout à fait le même rapport à la politique. Cela s'exprime notamment par des rapports divers à la pratique politique du vote — pour aborder un des types de participation les plus formels — , par des différences de proximité avec l'idéologie anarchiste et par des positionnement divers au sujet de la « convergence des luttes » et de l'intersectionnalité des luttes.

Comme vu précédemment, toutes•tous ont un regard critique sur la pratique du vote. Pourtant, toutes•tous ne s'abstiennent pas forcément de voter. Une majorité des participant•es interrogé•es fait effectivement le choix de voter. C'est le cas d'Anne-Charlotte qui m'explique sa démarche, dont le but est d'« éviter le pire » :

« Je ne pense pas que c'est les élections qui vont changer quoi que ce soit. Mais je me dis que des fois si ça peut nous éviter le pire, ou au moins, même si je ne me prononce pas, dire que ce n'est pas un désintérêt de la politique. J'essaie de mettre un bulletin, même si [...] c'est un bulletin nul »

A l'inverse, chez d'autres, la critique du vote se manifeste par le refus de participer au jeu politique en refusant le vote.

« Est-ce que j'ai besoin de me situer [...] politiquement...? T'façon je vote plus, t'façon tous les partis me hérissent. Ils me dégoutent tous. Je ne vote plus. »

Cet extrait provient de mon entretien avec Tiphaine, qui a longtemps fait partie du monde de l'entreprise avant de radicalement rompre avec cet espace il y a quelques années. Elle me précise lors de notre entretien qu'elle se situe politiquement « à gauche de la gauche » mais sans se rapprocher d'un parti politique. Cet extrait ne témoigne pas d'un désintérêt politique, bien au contraire, mais plutôt d'une forme d'abstentionnisme « dans le jeu » — pour reprendre les termes d'Anne Muxel — c'est-à-dire manifestant une insatisfaction face à l'offre électorale proposée²⁶. Cette contestation de la démocratie

²⁶ Muxel Anne. « L'abstention : déficit démocratique ou vitalité politique ? », *Pouvoirs*, vol. 120, no. 1, 2007, pp. 43-55.

représentative se retrouve notamment dans le discours de Théophile, un participant très régulier de la cantine:

« Je pense [qu'à l'avenir] je voterai pas. [...] Je pense que c'est une fausse démocratie. Et plutôt je pense que ça sert à rien de voter, en France actuellement. Je ne crois pas du tout en ce fonctionnement là. »

Ici, Théophile rejette plutôt le système politique français, ce qui correspond également à une forme d'abstentionnisme « dans le jeu » dans la mesure où il s'agit d'un abstentionnisme très politisé et contestataire.

Au delà du vote, la diversité des rapports à la politique chez les enquêté•es se manifeste également dans différentes proximités avec l'idéologie anarchiste. Certain•es se réclament explicitement de cette idéologie, d'autres préfèrent préciser qu'ils•elles se sentent proches des pratiques et idées anarchistes sans s'en réclamer. Cela va donc de :

« [Je me reconnais plutôt] dans la culture autonome. Je pense être très en phase avec l'anarchie, [je suis donc] anarchiste quoi »

Que me confie Hanna. À :

« J'ai du mal à vraiment porter l'étiquette anarchiste, mais je me reconnais pas mal dans les valeurs anarchistes. Je dirais que je suis plutôt anti-autoritaire, ou socialiste au sens large du XIXème siècle. [...] Je peux me sentir des points communs avec les anarchistes, avec les marxistes libertaires — anti-autoritaires — et avec les situationnistes. »

Que me confie Arthur. Cet extrait témoigne de l'importance de la nuance politique pour l'enquêté, qui préfère se reconnaître dans des valeurs politiques plutôt que sous une étiquette politique précise.

Les diverses nuances politiques se reconnaissent enfin dans différents rapports à ce que l'on peut appeler la « convergence des luttes », qui consiste à faire s'allier différentes luttes politiques dans un même mouvement social puisque toutes les luttes seraient liées par un même système. Il semblerait que toutes•tous les participant•es soient en faveur de cette idée, mais toutes•tous ne font pas de la même lutte leur priorité, leur prisme d'analyse.

« Pour moi, c'est quand même la lutte des classes, ou anticapitaliste à titre personnel, qui vient en premier lieu. Après, le reste, difficile de hiérarchiser car même l'écologie, pour détruire un peu moins la planète, il faut changer de système économique. Ensuite j'ai envie de dire, même les luttes féministes, LGBT etc, si elles sont pas anticapitalistes elles sont vouées à être récupérées par le capitalisme qui récupère tout. [...] Je sais qu'il y a beaucoup de gens qui ne partagent pas forcément mon opinion là-dessus. L'idée dominante [au local] c'est plutôt l'intersectionnalité des luttes. C'est des idées que je trouve aussi pertinentes. Je ne vais pas non plus à l'extrême inverse pour dire que la lutte anticapitaliste va résoudre tous les problèmes. »

Ici par exemple, Alexandre priorise la lutte des classes sur les autres luttes, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il s'oppose aux autres luttes. Il les soutient également, mais raconte que, selon lui, le système contre lequel se bat la lutte des classes est le système de dominations le plus structurant. Il explique dans cet extrait en quoi sa vision est différente de la vision dominante partagée par les personnes qui fréquentent le local. Hanna, elle, priorise « la lutte écolo » :

« Mon gros engagement c'est quand même plus la sphère écolo. [...] Le truc qui m'empêche vraiment de dormir, le truc qui me révolte le plus, et je trouve la matrice structurante c'est quand même ces inégalités environnementales. »

Selon Hanna, l'écologie est une « matrice » qui structure tous les systèmes de domination. Il existe encore d'autres rapports aux différentes luttes à la cantine, mais ces deux extraits peuvent déjà donner une idée de différentes politisations.

La cantine est ainsi un espace marqué politiquement mais relativement hétérogène, notamment en fonction des origines sociales et des types de politisation des personnes. Cette hétérogénéité peut déjà présager, si ce n'est rendre possible, différents rapports à la question animale.

II. Différents rapports à la cause animale

Les rapports à la cause animale sont divers à la cantine. Bien que l'adhésion à la « cause animale » ne se résume pas à l'antispécisme, nous ferons le choix dans cette partie de comprendre les différents rapports à la cause animale des participant•es en se penchant sur leurs rapports à l'antispécisme. Les différentes visions en présence peuvent s'expliquer notamment par le rôle de la socialisation — primaire ou secondaire — des participant•es qui, lorsqu'ils•elles en viennent à adhérer à l'antispécisme, le font soit par la voie de l'affect — via la compassion entre humain•es et animaux — soit par une forme de rationalité politique — en élargissant la définition des individus inclus dans la communauté politique.

1. Les rapports à la cause animale comme produits de la socialisation

a) Des positionnements différenciés sur la cause animale

Nous pouvons scinder les participant•es interrogé•es en deux groupes : celles•ceux qui n'adhèrent pas aux idées antispécistes et celles•ceux qui y adhèrent. En terme de répartition, cinq personnes n'adhèrent pas à l'antispécisme et cinq personnes y adhèrent. Le deuxième groupe de personnes — celles qui y adhèrent — peut également être divisé en deux sous-catégories : les personnes qui adhèrent à l'antispécisme avec une application fluide de ses principes, et les antispécistes radicaux.

Abordons d'abord le rapport à la cause animale du premier groupe. Notons que, bien que ces personnes n'adhèrent pas à l'antispécisme, leur intérêt pour la question animale n'est en rien nulle où de degré zéro. Penchons-nous sur le discours et la vision de Théophile, qui se déclare « ni antispéciste, ni végétarien » :

« [...] évidemment on ne peut pas bien tuer les animaux. Peut-être que si, j'en sais rien... Peut-être que si on les fait plus souffrir, c'est plus mal fait. [...] Je pense que dans ma tête je mets une hiérarchie aussi. [...] Je ne dis

pas ‘les antispécistes ils font mal les choses, ils ont pas la bonne priorité’ ou quoi, c’est plutôt que j’ai pas de regard critique dessus. Plutôt j’ai pas l’impression d’avoir besoin d’aller aussi loin que ça. Juste en regardant autour de moi, la différence entre les grandes villes et la campagne profonde... [...] Pour moi c’est un truc de luttes des classes en fait. »

Pour lui, la question animale n’est pas dénuée d’intérêt, mais les luttes entre êtres humains sont prioritaires sur la cause animale pour des raisons de proximité — comme le manifeste l’expression « quand je regarde autour de moi ». Comme vu précédemment, cette hiérarchisation opérée par Théophile va dans le sens d’un rapport particulier à l’intersectionnalité des luttes, où la question animale est devancée par les luttes entre êtres humains. Bien qu’il y ait de légères nuances entre les propos recueillis de chaque participant•e appartenant à ce groupe, toutes•tous se rapprochent globalement de la vision de Théophile.

Abordons maintenant le deuxième groupe, qui adhère aux idées antispécistes et intègre la lutte animale dans sa vision de l’intersectionnalité des luttes, voire lui accorde une place centrale. En premier lieu, penchons nous sur la première sous-catégorie de personnes, qui adhère à l’antispécisme en ayant une application fluide de ses principes.

« [L’antispécisme] c’est important. Enfin... je suis végé et je suis pas genre.... Bref je suis pas irréprochable et je crois que je cherche pas trop à l’être, mais c’est important [...] qu’on se pose ce genre de questions. Qu’on arrête de se dire que les animaux ne sentent pas, ne sont pas capables de souffrir. »

Sacha, la vingtaine, témoigne ici d’une adhésion et d’un soutien à l’antispécisme, qui constitue une des raisons pour lesquelles iel est végétarien — il y en a d’autres. Sa pratique du végétarisme et non pas du véganisme en tant que personne qui soutient les luttes antispécistes démontre qu’il n’y a pas de lien systématique entre idéologie et pratique. Iel était par ailleurs végane par le passé. Cet fluidité d’application de l’idéologie aux pratiques se retrouve également chez Tiphaine, qui a un profil particulier dans la mesure où elle adhère complètement aux idées antispécistes, mais n’est ni végane ni végétarienne, bien qu’elle désire devenir végane dans le futur.

En second lieu, la deuxième sous-catégorie de personnes adhérant à l'antispécisme a une vision plus radicale de cette idéologie, qui se manifeste par un mode de vie végétarien et une revendication claire de l'antispécisme. C'est notamment le cas chez Ayla, végétarienne depuis quatorze ans :

« Pour moi l'antispécisme c'est anarchiste. L'absence de hiérarchie au droit de la vie, beh c'est partout. [...] »

Lorsque je lui demande si ce sont ses idées antispécistes qui l'ont encouragée à devenir végétarienne, elle répond : « Oui. [...] Pour moi les deux vont ensemble ». Ainsi, contrairement à la sous-catégorie de personnes vue précédemment, il existe pour Ayla — c'est également le cas chez Gaëtan — un lien systématique entre végétarisme et antispécisme. Ces différents rapports à la question animale peuvent notamment s'expliquer par les socialisations et les trajectoires des personnes.

b) Le rôle des socialisations primaire et secondaire.

Bien que la socialisation des personnes ne soit pas le seul facteur de compréhension de leur rapport à la cause animale, nous faisons l'hypothèse, d'après les trajectoires des personnes interrogées, qu'elle est un facteur éclairant. Nous avons ainsi observé des liens potentiels entre socialisations primaire ou secondaire, et adhésion ou non à l'antispécisme.

Commençons par la socialisation primaire. Pour beaucoup de personnes adhérant à l'antispécisme, c'est pendant l'enfance que les premières réflexions sur la question animale ont lieu. Prenons le cas d'Ayla, qui fait partie des antispécistes que nous avons définis de « radicaux ». Ses parents étaient activistes.

« Je suis anarchiste. Le fait d'avoir grandi dans une culture militante, ça m'a beaucoup imprégné. Je crois aussi le fait d'être la soeur benjamine, ça m'a fait hérissier les poils contre l'autorité. Dès toute petite je ne comprenais pas ce droit d'aînesse. En grandissant, plus mes frères aînés essayaient de m'imposer ce droit là, et plus ça me révoltait. Et du coup,

pour être précise, je suis véganarchiste²⁷. [...] J'ai pas lié la cause animale à la politique rapidement. J'étais une grosse mangeuse de viande, mais j'aimais beaucoup les animaux. Et je crois que c'était vers 12/13 ans que je me suis dit 'ça n'a pas de sens que je dise j'aime les animaux, et en même temps je les mange'. »

Chez Ayla, le militantisme de ses parents, la domination de ses frères sur elle dans son enfance et son affection pour les animaux semblent être trois facteurs qui, une fois croisés, peuvent expliquer sa politisation en tant que véganarchiste. Elle explique d'ailleurs elle-même être imprégnée du militantisme de ses parents. La socialisation primaire peut aussi, à l'inverse, avoir un rôle dans une politisation qui ne se situe pas dans le sillon de l'antispécisme, comme cela semble être le cas chez Théophile :

« [Mes parents] viennent tous les deux d'un petit village, du même village, et d'une famille de fermiers dans l'élevage de la viande. [...] J'ai jamais tué d'animaux, à part des poissons. [...] Je pense que j'en serais pas forcément capable, même si du coup j'ai quand même passé beaucoup de temps à la ferme quand j'étais gosse, donc je voyais des têtes de cochons dans des seaux, je voyais ma grand-mère qui faisait du boudin... Ma grand-mère a tué des coqs et des poules. Enfin du coup, il y a un rapport à la mort du vivant dans la consommation de viande. Auquel je pense... Je serais capable de donner la mort à des animaux, j'ai été capable en tout cas avec des poissons pour les bouffer. Donc pour moi ça pose plutôt la question du rapport à la bouffe quoi. A l'accès à la nourriture. »

Le rapport de Théophile — qui a été défini comme faisant partie du groupe n'adhérant pas à l'antispécisme — à la question animale peut probablement en partie s'expliquer du fait qu'il vienne d'une famille de fermiers éleveurs•éleveuses. L'un des indices à cela est qu'il parle de ses origines de petit fils d'éleveur•éleveuse concomitamment à son rapport à la question animale. Comme déjà abordé précédemment, il m'a précisé que ce n'est pas qu'il s'oppose à l'antispécisme, mais que cela ne fait pas vraiment partie des questions auxquelles lui s'intéresse. Les deux témoignages d'Ayla et de

²⁷ Le véganarchisme est un type d'anarchisme dans lequel la lutte pour la libération des animaux non-humains est pensée comme dans le prolongement de la lutte pour la liberté humaine, selon l'article de Wikipédia réservé à « Anarchisme et cause animale ». Lien vers l'article: https://fr.wikipedia.org/wiki/Anarchisme_et_cause_animale#cite_note-2

Théophile, par contraste, peuvent nous laisser envisager un lien entre socialisation primaire et politisation antispéciste.

Regardons maintenant le rôle que peut jouer la socialisation secondaire. À l'instar de la socialisation primaire, elle peut autant encourager une politisation antispéciste qu'une politisation non-antispéciste. Chez Gaëtan, que nous avons qualifié d'« antispéciste radical », c'est ce type de socialisation qui semble avoir été déterminant :

« Moi c'est depuis le lycée que j'ai entendu parler d'antispécisme, [...] en tchatchant avec des gens sur internet. [...] En lien avec un truc de musique. C'était l'autre gros morceau. Il y avait deux intérêts : la musique ; et ensuite des réflexions sociologiques et politiques, et déjà anarchistes en fait, parce que la personne était anarchiste. Et moi j'étais au lycée, je n'étais ni anarchiste, ni antispéciste, ni végane. Par contre bon, j'avais pas mal de penchants effectivement. Tu demandais les origines de mes parents, bon... condition ouvrière, ça je comprenais quand même, les idées d'exploitation, et vaguement de misère. »

Ce témoignage met en lumière l'idée que la socialisation secondaire de Gaëtan a été un tournant dans sa politisation antispéciste. C'est à partir de ces conversations au sujet de l'antispécisme qu'il a commencé à s'y intéresser. Ce témoignage met également en lumière le fait que, finalement, sa socialisation primaire en tant que fils d'ouvriers a été un terrain fertile pour la compréhension des idées antispécistes. Comme la socialisation primaire, la socialisation secondaire peut également potentiellement encourager une non-adhésion à l'antispécisme. Le témoignage d'Alexandre peut à ce sujet être parlant. Il n'est ni végétarien, ni antispéciste, et il a pu être confronté à des expériences sociales désagréables auprès de personnes véganes par le passé.

« Il y a un événement qui m'avait marqué. Pendant les manifs de la loi travail, il y avait un groupe qui m'avait semblé assez déplaisant, de militants antispécistes. [...] À la période où les manifs étaient les plus violentes, on se prenait des gaz, y'avait des gens qui se faisaient arrêter, etc. Ce groupe de militants il était complètement indifférent à ce qui se passait en fait. Il parlait que de véganisme, d'antispécisme, et je me

souviens que j'avais pas trop apprécié. [...] Ils venaient dans le lieu uniquement parce que c'était une cantine végane, c'est la seule chose qui les intéressait. [...] Ils étaient sympas hein, c'est pas contre eux que je dis ça mais... à certaines tables, la seule discussion qu'ils avaient c'était sur la tonte des moutons [...] alors qu'il y avait des gens qui perdaient un oeil, qui se faisaient arrêter. »

Il n'est pas question ici de prétendre que c'est cette rencontre « déplaisante » qui a impliqué qu'Alexandre n'adhère pas aux idées antispécistes, mais plutôt de souligner qu'il ne m'a pas raconté beaucoup d'histoires marquantes où il a été confronté à la question animale, mise-à-part celle-ci. Ainsi, si l'on se penche sur ses représentations du véganisme et de l'antispécisme, ce qui en ressort ne sont pas des expériences très positives pour lui. Dans son témoignage, nous pouvons voir que cela implique une vision de l'antispécisme comme détachée du reste des luttes. Or, Alexandre se considérant comme anarchiste, il est tout à fait probable que cette expérience ait été de ce fait d'autant plus désagréable.

Nous avons vu comment nous pouvons faire l'hypothèse d'un lien entre socialisations primaire et secondaire et adhésion — ou non — aux idées antispécistes. Ces socialisations peuvent *a priori* se faire par deux entrées différentes: l'affect ou la rationalité politique.

2. Soutenir les animaux : question d'affect ou de rationalité politique ? Une socialisation genrée.

L'entrée vers la question animale peut se faire de deux manières: *via* l'affect ou émotion, c'est-à-dire *via* un sentiment d'empathie et de compassion spontané ; ou *via* la rationalité politique, c'est-à-dire *via* l'application de principes politiques — ici anarchistes — à un ensemble d'individus appartenant à la communauté politique élargi. Nous allons ici étudier ces deux entrées, et faire l'hypothèse d'une socialisation à l'antispécisme genrée. Dans cette partie, nous devons préciser que parmi les participant•es qui adhèrent à l'antispécisme, quatre sont des femmes, ou ont été socialisé•es comme

telles — Sacha ne se reconnaissait pas dans les schémas de genre, il nous importe d'apporter cette précision — et une seule est un homme.

a) Soutenir les animaux par compassion, « une sensiblerie de bonne femme »

Abordons la porte d'entrée à l'adhésion à l'antispécisme que constitue l'émotion. La majorité des personnes socialisées comme femmes qui ont été interrogées se sont rapprochées des idées antispécistes *via* cette entrée. Presque toutes témoignent d'un amour pour les animaux étant enfant — comme nous l'avons déjà vu chez Ayla — , et d'une incompréhension dès cet âge à l'idée que ces mêmes animaux composent leurs repas. Hanna raconte l'obsession qu'elle avait pour les animaux quand elle était petite :

« Je me définirais comme une enfant qui était extrêmement intéressée par les animaux. Enfin plus qu'intéressée, plutôt obsédée on va dire. À lire énormément de choses, à avoir un rapport pour le coup assez encyclopédique [car] j'ai grandi en ville. [...] J'adorais aller à la campagne pour voir des animaux, la ferme etc... [...] J'étais incollable sur les requins, les girafes, les races de chien... [...] Je suis vraiment devenue végétarienne à seize ans mais ça faisait vraiment beaucoup d'années que j'y pensais et que j'avais envie de l'être. [...] J'étais vachement révoltée par les souffrances animales, au sens large. Je peux pas me souvenir quand est-ce que j'ai compris qu'on mangeait des animaux, et dans quelle mesure ça m'a traumatisée ou ça m'a pas plu, mais je crois que c'était quand même un truc assez structurant. En tout cas en tant qu'enfant je pense que ça a été un vrai choc ».

Son intérêt et son amour pour les animaux se transforment en « choc » lorsqu'Hanna fait le lien entre la viande qu'elle mange et les animaux qu'elle adore. Ayla et Sacha sont également passé•es par la voie de l'affect pour adhérer à l'antispécisme. Iel•elle m'ont également décrit le moment de la réalisation de ce qu'il y avait dans leur nourriture, à l'enfance. Revenons à la trajectoire d'Hanna. A l'adolescence, elle devient végétarienne et commence à s'intéresser aux écrits relatifs à l'antispécisme.

« J'avais très bien conscience à l'époque qu'aimer les bêtes, être végétarien, être sensible à la cause animale, être horrifié par les maltraitances... que c'était quelque chose qui était délégitimé dans la société. Qui était critiqué, spécifiquement parce que c'était associé à des 'sensibleries de bonnes femmes'. J'avais conscience qu'on n'était pas entendables, ou en tout cas qu'on n'était pas entendues sur cet argument là du registre émotionnel. »

Ce qu'Hanna raconte ici va dans le sens de quelques lectures qui ont été faite dans le cadre de ce mémoire. Historiquement, la cause animale a souvent été renvoyée à une cause de second rang, relevant de « sentimentalisme » ou d'« enfantillage », du fait de sa proximité avec les luttes féministes, et du fait que la majorité de ses militant•es sont des femmes²⁸. L'affect constitue ainsi la première porte d'entrée vers la cause animale. Mais ce n'est pas la seule : la rationalité politique est un autre type de porte d'entrée, souvent adoptée dans un second temps dans les socialisations *via* l'affect.

b) La « rationalité politique », ou l'entrée masculine.

L'entrée par la rationalité politique semble être une entrée plus typiquement masculine. Ici encore, cette idée n'est qu'au stade de l'hypothèse car un seul des enquêté•es adhérant à l'antispécisme est un homme. En tout cas, il est le seul parmi le groupe des « antispécistes » à y être entré *via* la « rationalité politique », et d'autres éléments que nous verrons tard nous permettent d'étoffer cette hypothèse. Penchons-nous à nouveau sur le cas de Gaëtan. Toujours au sujet de comment il en est venu à s'intéresser à l'antispécisme, par la rencontre racontée précédemment et les discussions antispécistes que cette rencontre a permises, il raconte :

« Pour en revenir à l'antispécisme, c'est là que ça a assez rapidement soulevé des questions philosophiques, rationnelles, de cohérence... avec l'éthique, la morale, le politique. »

Lorsque je lui demande s'il lui arrive d'être flexible dans son alimentation végétane — car j'avais alors déjà passé quelques entretiens qui m'ont montré que des

²⁸ Bailey Christiane, Playoust Axelle, *art. cit.*, p.88

personnes se réclamaient de l'antispécisme sans que l'application de cette idéologie ne se reflète « parfaitement » dans leur consommation — il me répond :

« Et bien non, pas du tout. Vraiment moi je le vois sous la lorgnette de ce que je disais avant. Ce qui m'a motivé c'est des principes politiques, et du coup je vois pas pourquoi les principes politiques ils changeraient d'une circonstance à l'autre. Que tu sois tout seul, dans ta famille ou avec des copains ».

Ces extraits résument assez bien la position de Gaëtan, qui fait appel à plusieurs reprises à la rationalité politique, et jamais au registre des émotions concernant son entrée dans l'antispécisme et le véganisme. Bien que Gaëtan ne décrédibilise pas ce registre dans l'entretien que nous avons eu ensemble, sa trajectoire peut être mise en perspective avec l'article de Christiane Bailey et Axelle Playoust cité plus haut, qui évoque la tendance des femmes à se préoccuper davantage des animaux que les hommes du fait de leur socialisation tournée vers le *care*²⁹. Par ailleurs, nous voudrions ici aborder un article déjà cité de Philippe Pelletier dans lequel il retrace d'histoire des liens entre anarchisme et question animale. Dans son article, il méprise à deux fois l'apitoiement sur le sort des animaux motivé par les émotions. Il parle notamment d'Elisée Reclus, un anarchiste du XIXème siècle qui contestait la corrida en « dépassant la réaction compassionnelle »³⁰ et critique également les mouvements actuels de libération animale qui « reposent généralement sur la compassion de l'être humain pour l'animal, sentiment qui peut d'ailleurs conduire à une position potentiellement dominatrice du premier vis-à-vis du second puisque décisionnelle »³¹. Ainsi, par le croisement de ces deux articles avec les témoignages des enquêté•es, nous pouvons bel et bien faire l'hypothèse d'un lien de corrélation entre type d'entrée vers l'antispécisme — émotion ou rationalité politique — et socialisation différenciée en fonction du genre.

Ce chapitre nous a permis de mettre en lumière une importante hétérogénéité sociale et politique au sein de la cantine, y compris au sujet de la question animale, malgré

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Pelletier Philippe, *art. cit.*, p.89.

³¹ *Ibid.*, p.94.

un marquage politique fort de cet espace. En découlent des désaccords, voire des formes de tensions politiques et idéologiques, concernant la pratique du véganisme et l'inclusion d'idées antispécistes dans l'anarchisme.

Chapitre 2. L'alimentation végétale, une norme non-consensuelle en milieu libertaire.

Nous allons voir dans ce chapitre dans quelle mesure la pratique du véganisme semble être une norme s'instituant dans les milieux libertaires et notamment à la cantine, alors même que celle-là est loin de faire consensus.

I. Le végétalisme dans les cantines autonomes, une pratique instituée.

Commençons par constater dans quelle mesure le véganisme semble être une norme dans les milieux autonomes, et comment sa quasi-institutionnalisation est rendue possible.

1. Une pratique quasi-institutionnalisée.

a) Une pratique jamais remise en cause

Beaucoup des témoignages recueillis vont dans le sens d'une non-remise en question du véganisme de la cantine, et dans les milieux anarchistes en général. Selon Gaëtan, cela n'a été remis en cause ni « en interne » — c'est-à-dire au sein des participant•es de la cantine — ni « en externe ». Penchons-nous sur un extrait de mon entretien avec Arthur.

« [Arthur] - Il y a une époque qui est un peu comique à me rappeler, une époque où il y avait que des viandardards dans l'équipe cantine. [...] Je crois qu'il y avait quand même une végé, et Gaëtan qui commençait à revenir donc un végane... mais ouais, y'a une époque où il y avait que des viandardards.

[Moi] - et pour autant la cantine est quand même restée végétalienne ?

[Arthur] - Bah oui. »

Cet extrait témoigne de la force de la norme qu'est le végétalisme à la cantine. Même lorsque la majorité des personnes y participant n'ont *a priori* pas d'intérêt à maintenir la cantine comme végétalienne, cette question n'a pas été soulevée. L'aspect

« comique » de cette situation décrit par Arthur rend compte ainsi d'une forme de paradoxe, qui démontre que cette pratique est effectivement instituée dans cette cantine. D'après d'autres témoignages, cela n'est pas propre à cette cantine. Alexandre raconte :

« Je pense que c'est quelque chose qui est devenu presque automatique dans les milieux anarchistes. Des cantines véganes... La question se... enfin elle se pose encore peut-être mais presque plus quoi. »

« Automatique ». C'est ainsi qu'est décrite l'alimentation végétalienne en milieu anarchiste par Alexandre. Ce terme renvoie à une normalisation de la pratique. Bien que, selon lui, la question de cette pratique ne se pose « presque plus », Alexandre nuance tout de même son propos, raison pour laquelle nous préférons parler de norme quasi-institutionnalisée et pas d'institution. Hanna confirme nos propos:

« J'ai quand même l'impression, pour aussi avoir été à Berlin ou dans d'autres lieux anar³², que quasiment toutes les cantines sont véganes par défaut. Et éventuellement, quand elles le sont pas, elles le précisent. »

Nous pouvons dire que cette normalisation de la pratique du végétalisme dans les milieux anarchistes est une norme très répandue, dans la mesure où elle connaît une certaine internationalisation, ou *a minima* une certaine européanisation, comme nous le laisse penser la présence des mêmes pratiques alimentaires dans les milieux anarchistes berlinois. Comme Alexandre, Hanna nuance son propos en précisant que « quasiment » toutes les cantines adoptent cette pratique, ce qui appuie encore l'idée que le véganisme n'est pas tout à fait institutionnalisé bien que très répandu dans ces milieux. Ceci dit, la tendance des cantines anarchistes non-véganes à préciser justement qu'elles ne le sont pas témoigne d'une sorte de renversement des normes. Ce qui est normal n'a pas besoin d'être précisé ; ainsi, si la non-adoption du véganisme par les cantines est généralement rendue explicite, cela signifie que l'alimentation omnivore ne va pas de soi dans ces milieux. Tout cela s'explique notamment par la culture et l'histoire des milieux anarchistes.

³² Abréviation du mot « anarchiste ».

b) L'alimentation végétale : une « tradition » anarchiste.

Hanna et Gaëtan lient cette normalisation de la pratique du végétalisme avec l'histoire de l'anarchisme. Voici ce qu'explique Hanna :

« Ça s'explique déjà juste par l'histoire, ça fait quand même un paquet d'années que les luttes anar elles se sont mises au véganisme, enfin en tout cas au végétalisme et tout, et que maintenant y'a aussi une forme de tradition quoi, un passé commun, des lignes structurantes communes qui font qu'on reste dans le végétalisme même sans forcément le re-questionner. »

Le terme de « tradition » employé pour désigner cette pratique alimentaire reconferme l'idée qu'elle est normalisée, et l'inscrit dans une histoire plus large de l'anarchisme. En effet, dès la naissance des idées anarchistes, plusieurs de ses théoricien•nes et figures historiques s'opposent à la subordination et à l'exploitation des animaux, à l'instar d'Élisée Reclus et de Louise Michel³³ — pour ne citer que des figures parmi les plus connues. Les idées s'opposant à l'exploitation des animaux et impliquant ainsi une alimentation végétarienne ou végétalienne se sont alors diffusées dans les milieux anarchistes. Au sujet de ces milieux, Hanna ajoute d'ailleurs que c'est « un des rares endroits de la société où il y a eu une réception assez large de l'antispécisme ». Gaëtan se situe dans la même lignée explicative qu'Hanna, avec une pointe d'humour :

« C'est ça qui est un peu marrant aussi. C'est que les personnes qui viennent et participent à la cantine ne questionnent pas les choix qui ont été faits. On hérite, tu vois c'est de l'ordre de la tradition presque. C'est un peu... j'ai envie de dire c'est un peu '*cringe*'³⁴. La tradition anar quoi. »

Lui aussi utilise le terme de « tradition » pour désigner la pratique du végétalisme. Ce qu'il souligne ici avec l'utilisation du mot « *cringe* », c'est une forme de paradoxe, pour le peu embarrassant, de cette existence de traditions dans les milieux anarchistes dont l'idéologie même repose sur un anti-absolutisme et un anti-dogmatisme qui devraient *a priori* impliquer le rejet, ou au moins la remise en question des traditions. Ainsi, les

³³ Pelletier Philippe, *art. cit.*

³⁴ *Cringe* (de l'anglais) : qui suscite la gêne.

cantines autonomes, bien qu'anarchistes, ne résistent pas à la création de normes en leur sein, dont fait partie la pratique du végétalisme. Cette norme, loin d'être seulement une norme en soi, est aussi un point de jonction pour d'autres normes que nous allons maintenant identifier.

2. La pratique du végétalisme comme point de jonction de plusieurs normes

a) Une pratique rationnellement adaptée au milieu

D'abord, le végétalisme serait plus accessible et adapté à la cantine pour des raisons financières, argument d'ordre rationnel. C'est un des premiers arguments qu'avance Sacha lorsque je lui demande pourquoi, selon iel, la cantine est végétalienne. Cet argument a été nuancé voire contredit par deux autres personnes avec lesquelles je me suis entretenue : « certaines viandes », sous-entendu de moins bonne qualité, seraient moins chères qu'une alimentation végétale. Que cette affirmation soit vraie ou fausse, nous pouvons tout de même lui opposer un autre argument évoqué par Théophile, qui soutient que la viande « c'est cher si [on] veut de la bonne came ». Ce que Théophile appelle « de la bonne came », ce sont les viandes issues d'élevages locaux, familiaux, « une boucherie qui [ne serait] pas une chaîne ». Or, à la cantine, on essaie dans la mesure du possible de cuisiner avec des produits locaux. Les fruits et légumes sont notamment achetés sur un marché auprès d'un maraîcher local. Ainsi, nous pouvons faire l'hypothèse que si la cantine avait choisi de cuisiner de la viande, alors elle aurait probablement privilégié cette « bonne came ». Sauf que, toujours selon les propos de Théophile, acheter à « ces personnes là, ce serait plus cher qu'acheter à des grosses industries ». Nous pouvons donc en conclure que l'argument du coût avancé par Sacha joue probablement un rôle dans le choix de l'alimentation végétale à la cantine.

Sacha a également soulevé un autre argument d'ordre rationnel : la question sanitaire.

« Je sais pas si c'est un argument ou pas, mais d'un point de vue sanitaire c'est quand même beaucoup plus facile de ne pas gérer la viande. [...] Parce que les cantines telles qu'on les fait dans les milieux anarchistes, bah on respecte pas les normes sanitaires de la restauration. Donc y'aurait un inspecteur de j'sais pas quoi qui viendrait il nous dirait 'mais vous faites vraiment n'importe quoi !' »

Sacha précise qu'il s'agit d'une hypothèse, mais il se peut que cet argument joue également un rôle dans le choix de l'alimentation végétale. Quand iel dit que « c'est quand même beaucoup plus facile de ne pas gérer la viande », cela renvoie notamment à la conservation des aliments par la chaîne du froid qui nécessite en effet un soin plus attentif que pour beaucoup d'autres aliments, desquels fait partie la viande. La conservation de ces aliments nécessite notamment de les maintenir à basses températures précises, ne dépassant jamais les 8°C. Or, tous les aliments issus de l'exploitation animale — viande, poisson, crustacés, produits laitiers, etc — se doivent d'être conservés en respectant la chaîne du froid, sans quoi leur ingurgitation fait courir le risque d'une intoxication alimentaire³⁵. Ajoutons que la cantine ne possède pas de réfrigérateur, qui serait alors indispensable pour la conservation de tels produits.

b) Une pratique motivée par des convictions politiques relativement partagées.

Ensuite, le végétalisme de la cantine est également le fruit de convictions politiques sensibles à la cause animale, qu'elles soient antispécistes ou non. Elle s'adapte donc aux personnes antispécistes et véganes qui fréquentent les cantines anarchistes, et est également une pratique dans laquelle plusieurs personnes mettent du sens, bien que non-antispécistes.

« S'il y a bien un endroit où il y a des végétaliens c'est quand même dans les milieux anar, du coup une cantine pas végétalienne c'est chaud quoi » me confie Hanna.

Ce qu'Hanna veut dire par là, c'est qu'il serait absurde ou déplacé selon elle qu'une cantine dans un milieu anarchiste ne soit pas végétalienne, dans la mesure où ces milieux

³⁵ Les informations relatives à la chaîne du froid sont tirées de recommandations ministérielles disponibles sur le site du ministère de l'économie, des finances, et de la souveraineté industrielle et numérique. <https://www.economie.gouv.fr/dgcrf/Publications/Vie-pratique/Fiches-pratiques/Chaine-du-froid>

sont composés en partie de personnes elles-même végétaliennes. Gaëtan appelle cela une inclusion de « gens motivés politiquement ». Christian, qui ne se revendique pas comme antispéciste, met également un sens politique dans cette pratique :

« C'est une cause qui est juste. [...] Je pense que quand même beaucoup de gens ont bien réfléchi à ça. Tout le monde n'est pas végétalien parmi ceux qui viennent manger à la cantine, la preuve moi, mais ouais je pense que presque tout le monde a bien réfléchi à la question ».

C'est ce qu'il me répond lorsque je lui demande si d'après lui, c'est par antispécisme que la cantine est végétalienne. Dans son témoignage, Christian projette sur les autres participant•es de la cantine sa propre lecture des raisons motivant cette pratique. Il n'est d'ailleurs pas le seul à le faire ; Sacha m'ayant répondu quelque chose de similaire. Pourtant, bien que plusieurs personnes s'accordent à penser que ce sont des motivations politiques relativement partagées dans les milieux anarchistes qui sont à l'origine de cette pratique — à savoir, soutenir la cause animale —, nous avons vu que toutes•tous ne soutiennent pas de la même manière la cause animale. Ainsi, certaines personnes peuvent apporter d'autres arguments pour justifier le végétalisme de la cantine, toujours en lien avec des valeurs anarchistes.

c) Une pratique inclusive.

L'argument qui revient finalement le plus souvent — et parfois en dépit de celui des motivations politiques — est l'argument de l'inclusivité. L'anarchisme étant notamment fondé sur le refus des dominations et exclusions sociales, il en découle dans les milieux autonomes comme à la cantine un souci d'inclure toutes les personnes pouvant être amenées à fréquenter ces lieux. Ainsi, beaucoup de participant•es interrogé•es ont souligné l'importance de ne pas exclure des personnes ayant une pratique religieuse impliquant une consommation de viande spécifique ou bien des allergies. « D'un point de vue religieux, vu toutes les diversités de rapport à la viande au sein des religions, bah c'est plus simple le végétal » résume simplement Sacha. Cet argument semble plutôt faire consensus chez les participant•es interrogé•es, si ce n'est chez Arthur qui, sur le ton de l'humour, rétorque que les hindouistes ne mangent pas de champignons et qu'ainsi, une alimentation végétale

n'assure pas la parfaite inclusion de toutes les croyances religieuses. Cette remarque peut être considérée comme anecdotique, dans la mesure où Arthur soutenait tout de même l'argument de l'inclusivité religieuse, que ce cas de figure n'est jamais arrivé et que, de toute façon, je n'ai personnellement jamais vu de champignons cuisinés à la cantine. Du côté des allergènes, voici ce que Théophile m'explique :

« On cuisine végane pour que tout le monde puisse manger. Mais aussi on fait gaffe à pas mettre de substances qui sont reconnues comme des substances allergènes. Bon la cacahuète c'est vrai qu'on en cuisine quand même de temps en temps [...] mais souvent c'est mis à part. La coriandre y'a beaucoup de gens qui aiment pas donc on le met à part, tout ce qui est piment on évite de trop pimenter si ce n'est pas du tout... Je dirais que c'est plus dans un truc d'inclusivité que dans un truc politique. Ça c'est clair. »

Ce que Théophile ne raconte pas mais qui est implicite dans son explication, c'est que l'alimentation végétale permet d'exclure un grand nombre d'aliments reconnus comme souvent allergènes ; tels que les produits laitiers, les oeufs, ou plusieurs viandes et poissons. Il précise que cette inclusivité n'est pas parfaite, mais témoigne d'un effort collectif fourni dans le but de tendre vers celle-ci. A ce sujet, Gaëtan, plutôt réticent à ce type d'explication, y oppose le fait que la cantine ne soit pas sans gluten alors même qu'il s'agit d'une des substances les plus allergènes. Je découvre plus tard une explication possible à ce constat lors de mon entretien avec Arthur :

« [Avant] il y avait une cantine par mois sans gluten. Ça a été abandonné parce que on ne pouvait pas garantir qu'il y ait aucune trace de gluten ».

Arthur mentionne notamment la différence de marge de manoeuvre des restaurants qui ont plus de moyens pour contrer ce genre d'obstacles, contrairement à la cantine qui fait avec « les moyens du bord ». Ainsi, le véganisme et les autres pratiques alimentaires de la cantine tendent vers la facilitation de l'inclusion de toutes•tous, bien que cette inclusion puisse être relativisée.

Nous avons vu dans cette première partie dans quelle mesure l'alimentation végétale est une norme quasi-institutionnalisée à la cantine comme dans la plupart des

milieux autonomes. Voyons maintenant comment, au delà d'une simple diversité de degrés d'adhésion à la cause animale, subsistent carrément des positions polarisées autour de la pratique du véganisme, et de l'idéologie antispéciste. En d'autres termes : voyons en quoi cette norme ne fait pas consensus.

II. Végétalisme et antispécisme, des principes polarisants dans les milieux libertaires.

Bien que personne ne s'oppose à sa pratique à la cantine, le véganisme ne fait pas consensus. Lorsque l'on interroge les participant•es sur leur opinion concernant cette pratique, beaucoup parmi elles•eux soulèvent plusieurs de ses limites, et de même pour l'antispécisme — y compris chez des personnes adhérant à cette idéologie. D'un autre côté, des personnes antispécistes soulignent également les limites et ambiguïtés d'un anarchisme sans antispécisme. Nous pouvons ainsi dire que le véganisme est une pratique polarisante chez les participant•es à la cantine.

1. Positions critiques sur le végétalisme : limites d'une pratique et d'une idéologie politique.

Dans cette sous-partie, nous allons aborder les arguments soulevés par plusieurs participant•es concernant les limites du véganisme et de l'antispécisme. Elles seront du nombre de trois.

a) Véganisme, antispécisme : une cause à part ?

D'abord, l'antispécisme aurait tendance à s'autonomiser des autres luttes, ce qui lui porterait préjudice et ferait de lui une idéologie aux visions partielles. Nous pouvons déjà repenser au témoignage d'Alexandre qui abordait un groupe de personnes antispécistes « déplaisant » du fait que ces personnes semblaient focalisées uniquement sur la question

animale dans un contexte de conflit politique violent pendant de la loi travail, en 2016. Alexandre critiquait alors une forme d'autonomisation de cette lutte par rapport à d'autres luttes, elles sociales. Au delà de cette autonomisation, Anne-Charlotte voit aussi dans la pratique du véganisme une vision « partielle » et ambiguë.

« Pour moi le truc c'est que ni le végétarisme ni le véganisme ne répondent totalement aux questions. Dans le sens où c'est des visions qui sont partielles. [...] Je sais qu'il y a aussi des personnes véganes qui vont consommer plein de trucs ultra-transformés qui viennent de l'autre bout de la planète, qui ont des conséquences désastreuses sur l'environnement... Les amandes, les avocats... Je vois plein plein de recettes à base d'avocat — comme je passe beaucoup de temps à chercher des recettes — et on sait que l'avocat c'est une catastrophe. Donc des fois j'ai senti vraiment quand je discute avec des personnes véganes, je sens qu'il y a un truc vraiment qui cloche dans l'approche. Quand je dis 'là telle chose niveau environnemental c'est une catastrophe' on me dit 'oh oui c'est de l'environnementalisme'. Et ça je supporte pas. Alors qu'on sait bien que l'environnement c'est là où vivent les animaux ; et l'animal ne se réduit pas à l'animal d'élevage. Pour moi le problème il est beaucoup plus vaste. »

Lorsqu'Anne-Charlotte dit que le véganisme ne « répond pas totalement aux questions », cela signifie que cette pratique de consommation est insuffisante pour répondre aux enjeux que sont l'écologie et la protection de tous les animaux. Elle souligne donc les ambiguïtés de la mise en application d'un véganisme qu'elle aurait souvent rencontré. Ainsi, Anne-Charlotte et Alexandre critiquent une tendance à l'autonomisation du véganisme par rapport à d'autres luttes.

D'autres participant•es opèrent ils•elles-mêmes à cette différenciation et cette autonomisation de la question animale par une hiérarchisation des luttes. Pour illustrer cela, nous pouvons nous pencher sur un léger incident qui a eu lieu lors d'un repas entre participant•es auquel j'ai personnellement assisté. Nous parlions de mon sujet de mémoire, ce qui a débouché sur une conversation autour de la place de la question antispéciste au local. L'une des personnes présentes, qui ne se revendique pas elle-même comme

antispéciste, aborde alors la question d'une interdiction de consommation de viande au local, qui a été soulevée par une personne antispéciste lors d'une Assemblée Générale. Elle rapporte des arguments antispécistes pouvant expliquer cette revendication, en comparant notamment l'expression de propos racistes au sein du local et la consommation de viande dans ce même endroit. Cette comparaison entre racisme et spécisme a fortement heurté l'une des personnes présentes à ce repas, qui a alors quitté la pièce par choc. Plus tard, cette personne me confiera au sujet de l'incident :

« Y'a deux semaines je m'étais énervé, j'étais parti d'une discussion, parce que quelqu'un proposait que [le local] devienne végane. Moi je ne suis absolument pas pour, [...] parce que voilà, la cantine est végane, mais [lors d'événements] des fois il y a des gens qui se ramènent avec leur kebab cherché dans le coin. Il y a une raison très simple à ça. Pour moi on ne peut pas interdire ça car on ne propose pas à manger en fait. Il n'y a pas de cantine [lors de ces événements]. [...] Donc pour moi [le local] ne peut pas devenir anarchiste et végane en fait, c'est contre l'ouverture du lieu. Du coup je m'étais vraiment énervé en fait qu'on dise 'c'est comme si le droit de manger de la viande ce serait comme demander le droit d'être raciste au local'. Pour moi il y avait vraiment une comparaison indécente en fait. Je ne peux pas considérer le fait de manger de la viande comme l'égal d'une oppression raciste ».

La personne s'exprimant ici soulève alors deux arguments se dressant contre une systématisation du véganisme au local : « l'ouverture du lieu », et une hiérarchisation des luttes. Elle opère donc effectivement à une différenciation et une autonomisation de la question animale. C'est précisément ce que l'on retrouve dans l'ouvrage de Réjane Sénac que nous avons déjà abordé. L'autrice rapporte les désaccords persistant entre antispécistes et non-antispécistes, dans lesquels toute comparaison entre sexisme ou racisme et spécisme est perçu « comme une indécence qui vient discréditer la lutte commune »³⁶.

³⁶ Sénac Réjane, *op. cit.*, p.104.

b) Les limites de l'inclusivité de l'alimentation végétale

Ensuite, la question de « l'ouverture du lieu » peut renvoyer à d'autres arguments dénonçant les limites de l'inclusivité du véganisme. Selon des participant•es, la systématisation et l'imposition de cette pratique peuvent aller à l'encontre des idées libertaires ; et elles n'assureraient pas réellement l'inclusivité sociale.

En effet, la question de « l'ouverture du lieu » renvoie aux principes libertaires qui sont au fondement de l'idéologie anarchiste. Cet argument est avancé par certain•es participant•es comme vu dans le dernier témoignage, mais est également présent dans l'histoire qui lie anarchisme et question animale, comme l'écrit Philippe Pelletier dans des propos que nous avons déjà partiellement cités :

« De fait, les « milieux libres » en France ne se constituent pas sur la base du végétarisme, qui n'en est que l'une des caractéristiques possibles. [...] Georges Butaud (1868-1926), qui participe successivement aux « milieux libres » de Vaux (1902-1907), de Bascon (1911-1951) et de La Pie, avec Sophie Zaïkowska (1880-1939), oriente son « néo-naturianisme » vers le végétalisme ainsi que Louis Rimbault (1877-1949) dans sa communauté de Luynes, « Terre libérée » (créée en 1923). En revanche, Henri Zisly (1872-1945) et Henri Beylie (1870-1944), pionniers et vétérans des milieux libres, s'opposent à toute systématisation du végétarisme et, selon Henry Le Fèvre, partisan du « néo-naturianisme », celui-ci n'a « *pas d'exclusivisme alimentaire, végétaliste ou autre, pas de dogmes, pas d'absolutisme* »³⁷ »³⁸

La citation d'Henry Le Fèvre que nous pouvons lire à la fin de cet extrait souligne l'importance de l'absence de « dogmes » et d'« absolutisme » dans l'idée anarchiste. Précisons que, dans l'histoire de l'anarchisme, ce ne sont pas seulement les personnes qui ne sont pas en accord avec le végétarisme ou le véganisme qui s'opposent à sa

³⁷ Le Fèvre Henry. « Naturianisme (Néo) ». *Encyclopédie anarchiste*. 1934

³⁸ Pelletier Philippe, *art. cit.*, p.98.

systematisation, mais également des porteurs•porteuses des idées antispécistes, à l’instar d’Elisée Reclus³⁹ :

« Il ne s’agit nullement pour nous de fonder une nouvelle religion et de nous y astreindre avec un dogmatisme de sectaires »⁴⁰

La systématisation de l’alimentation végétale dans les milieux anarchistes serait alors en désaccord avec les principes libertaires ; et ainsi, limiterait sa portée inclusive par une forme de privation des libertés des personnes humaines fréquentant ces milieux.

Par ailleurs, cette inclusivité serait également limitée d’un point de vue social. Rappelons que la proposition de menus végétaliens à la cantine est notamment motivée par un objectif d’inclusivité sociale — l’alimentation végétale s’adaptant relativement bien à la plupart des pratiques religieuses, et à beaucoup d’allergies alimentaires. Ce principe est remis en cause à plusieurs reprises par certain•es participant•es qui soutiennent que, si cette pratique est inclusive d’un point de vue religieux ou allergène, elle l’est moins de terme d’appartenance de classe. A ce sujet, des extraits de mon entretien avec Arthur illustrent tout à fait cette idée :

« Je suis d’accord avec le végétarisme, surtout si c’est politique. C’est louable à titre individuel. Mais il peut y avoir une attitude moralisante qui se heurte à des réalités sociales. Pour moi il y a toujours un privilège de classe dans le régime végétarien, particulièrement en milieu urbain. »

Subsiste ainsi la question de la systématisation de l’alimentation végétalienne. Pour Arthur, le problème n’est pas l’adoption d’un mode de vie végétarien — ou végane — selon des motivations personnels, ce qui est « louable à titre individuel » ; mais l’idée de systématiser ce mode de consommation. Arthur voit en cette systématisation une imposition qui constituerait une violence de classe, et viendrait limiter la portée de l’inclusivité dans les milieux autonomes. Ce qu’il appelle « réalités sociales », c’est que la tendance à la consommation de viande est corrélée à l’appartenance de classe, comme le soutient cet extrait :

³⁹ Pelletier Philippe, *art. cit.*, p.97.

⁴⁰ Reclus Élisée, *À propos du végétarisme*, 1901

« Y'a tout un truc historique, [...] il y a une grosse inversion ces dernières décennies. La viande avant était un plat de riche, et maintenant ça devient un plat de pauvre en fait. C'est vraiment les classes moyennes et supérieures qui vont manger beaucoup moins de viandes ».

Cette critique, bien que portant sur des pratiques alimentaires, peut rappeler les critiques que Louise Michel adressait déjà à la fin du XIX^{ème} siècle aux origines bourgeoises des premières ligues de protection animale⁴¹.

c) Un antispécisme situé : l'impossible universalisation du véganisme

Enfin, au delà de la question de l'appartenance de classe, plusieurs participant·es soulignent le caractère situé de l'antispécisme qui est une pensée occidentale dont l'universalisation semble impossible, comme c'est le cas de Hanna :

« Je me considère comme antispéciste, et j'ai un mode de vie qui est relativement antispéciste. Après... [...] mon végétalisme il est situé, c'est-à-dire que c'est parce que je vis dans une société occidentale, urbaine et tout que je suis végétalienne. Et ça me semblerait pas du tout pertinent d'aller faire chier les personnes en Mongolie [pour] être végétaliens. Et du coup avec l'antispécisme c'est un peu plus compliqué parce que on revendique une forme d'universalité avec ce terme. Je dirais pas qu'il me gêne, mais c'est vrai que si je me déclare antispéciste, ça veut dire que quelque soit l'espace, la période historique, il faut qu'il n'y ait pas de hiérarchie entre humains et animaux, et j'ai quand même l'impression que notre antispécisme il est né dans un contexte très occidental. Puisque notre antispécisme il se construit par rapport à une hiérarchisation spécifique humain/animal qui n'existe pas forcément dans d'autres cultures. »

Ces autres cultures, et notamment la culture mongole, ont en effet un rapport tout à fait différent aux animaux de celui de nos sociétés occidentales, bien que ces cultures ne soient pas végétaliennes. Christian, qui s'est par le passé beaucoup investi dans une

⁴¹Pelletier Philippe, *art. cit*, p.91.

association faisant le lien entre le village où il eut habité et la Mongolie, nous apporte son témoignage éclairant sur la culture mongole :

« Donc on connaît beaucoup de mongoles, et on a été une paire de fois en Mongolie. Et donc les mongoles ils mangent que de la viande quoi, que des produits animaux. Maintenant ça a changé avec toutes les grandes villes, [...] maintenant il y a des légumes, il y a des végétaliens... surtout qu'ils sont bouddhistes tibétains donc il y a toujours eu des végétariens en tout cas. Mais très très peu, parce que ce qu'il y a à manger c'est des tonnes de viande partout. Ils sont éleveurs. C'est leur boulot. Encore maintenant, [...] ils sont éleveurs nomades dans une grande proportion, peut-être 20%, 30% de la population. Donc voilà, ils mangent essentiellement de la viande, mais ils sont aussi animistes. [...] Animiste c'est... alors je vais dire des bêtises sans doute, [...] c'est que les animaux, mais aussi les choses, les montagnes, les arbres, ont une âme, un esprit. Il y a des esprits partout. Les animaux qu'ils mangent, ils ont un esprit. Et en fait ils ont une marque de respect vis-à-vis de l'animal. Des façons de tuer l'animal qui sont ritualisées, qui sont sensées être bonnes aussi pour l'animal en quelques sortes, et puis tu tues un animal tu manges tout. »

Ainsi, plusieurs participant•es adoptent un point de vue critique sur la prétention à l'universel de l'idéologie antispéciste en se souciant des spécificités culturelles d'autres endroits du monde, non-occidentaux.

Nous avons vu dans cette sous-partie les limites du véganisme et de l'antispécisme soulevées par plusieurs participant•es. Ces positions critiques peuvent se heurter à d'autres visions.

2. Sans antispécisme, pas d'anarchisme ?

Ici, il s'agira de comprendre dans quelle mesure la place de l'antispécisme est ambiguë dans les milieux autonomes, puisque d'autres arguments avancés par des personnes antispécistes défendent ce principe comme étant intrinsèque à l'idéologie

anarchiste. Ces arguments sont de diverses envergures. Ils peuvent défendre le véganisme propre au local dont il est question, défendre la systématisation de l'alimentation végétale dans les milieux autonomes, jusqu'à faire de l'antispécisme un principe fondamental et nécessaire de l'idéologie anarchiste, sans lequel cette dernière serait inaboutie.

Penchons-nous d'abord sur l'échelle du véganisme au local. Comme nous l'avons déjà raconté, la question de rendre systématique la pratique du véganisme au local a été posée lors d'une Assemblée Générale. Cela n'a pas été instauré dans la mesure où plusieurs personnes, parfois hostiles aux idées antispécistes, s'y sont opposées. Ayla raconte à ce sujet :

« Mais de ce qu'on m'a dit, y'avait des gens qui utilisaient les personnes migrantes comme excuse. [L'argument c'était] que si jamais on accueille des personnes migrantes, on va pas les empêcher de cuisiner ce qu'elles veulent. Mais les gens qui disent ça se cachent derrière une pseudo bonne raison. C'est comme s'ils disaient que les personnes migrantes ne peuvent pas être véganes, ou ne peuvent pas manger végane, ne peuvent pas avoir cette empathie et cette conscience de ce qui se passe. »

Nous revenons ici à la question de l'inclusivité. Selon cette enquêtée, l'argument de l'inclusivité appliqué à une personne migrante — donc non-européenne — mettrait en réalité en lumière une forme de mépris culturel envers les personnes issues de l'immigration. En effet, la personne tenant ces propos est elle-même antispéciste et issue de l'immigration. Cela montre que la question de l'inclusivité sociale peut être la source de désaccords voire de conflits concernant sa mise en application sur le véganisme.

Concentrons-nous maintenant sur la question de la systématisation de l'alimentation végétale dans les milieux autonomes en général. Hanna apporte un argument pouvant être favorable à cette systématisation :

« Pour moi la cantine [...] c'est végane parce que évidemment qu'on est une partie à être antispécistes, et en fait dans le mouvement autonome, même ceux qui se définissent pas comme antispé⁴², le principe de

⁴² Abréviation du mot « antispéciste »

l'anarchisme c'est quand même d'avoir une réflexion critique par rapport aux dominations donc ça paraît hyper normal que l'alimentation commune soit antispé, donc végane »

Hanna fait ici la différence entre systématisation de la pratique du véganisme par idées antispécistes, et acceptation de cette pratique par compréhension de cette idéologie. Hanna prend comme argument les racines même de l'anarchisme qui sont « d'avoir une réflexion critique par rapport aux dominations ». En effet, bien que l'antispécisme ne soit pas défendu par toutes les personnes se réclamant de l'anarchisme ou y adhérant, il repose également sur une réflexion critique de la domination de l'humain sur les animaux. Ainsi, Hanna semble soutenir ou *a minima* comprendre l'idée d'une généralisation de l'alimentation végétale dans les milieux autonomes, comme par compréhension ou solidarité politique des anarchistes envers les antispéciste dont l'idéologie est fondée sur le même schéma de pensée.

Enfin, dans la lignée de l'argument soulevé par Hanna mais dans une perspective plus radicale, certain•es participant•es soutiennent même que l'anarchisme sans antispécisme manifeste d'une « inconsistance politique ». Un•e enquêté•e explique :

« L'antispécisme pour moi est essentiellement anti-autoritaire, et donc en fait c'est limite si il faut être antispéciste pour être vraiment anti-autoritaire quoi. Moi c'est plus ça mon raisonnement. »

Cet•te enquêté•e fait de la question animale une question centrale et primordiale de l'anti-autoritarisme. L'antispécisme, c'est considérer que l'espèce — et les différences génétiques qu'elle implique — ne devrait pas être un argument en soi de l'autorité et la domination des individus humain•es sur les individus non-humain•es. En ce sens, l'antispécisme est effectivement un anti-autoritarisme. Cela repose la question de : qui sont les individus que l'on inclut dans la communauté politique dans laquelle nous appliquons le principe d'égalité ? Peut-on être anti-autoritaire sans admettre toutes les formes d'anti-autoritarisme, notamment l'antispécisme ? Et donc, peut-on être anarchiste sans être antispéciste ?

Dans cette grande partie, il ne s'agissait nullement de nous positionner en opposition ou en faveur des arguments antispécistes ou non-antispécistes, ce qui relèverait d'un acte idéologique et non sociologique. Si nous avons développé ces arguments en les analysant de manière à comprendre les logiques qui les sous-tendent, c'est avant tout pour montrer la diversité d'opinions qui co-existent — voire cohabitent — parmi les participant•es de la cantine au sujet de la question animale. Cette diversité d'opinion s'applique à chaque question relative à l'alimentation végétale. Le choix de l'alimentation végétale est-il cohérent à la cantine ? Le véganisme devrait-il être appliqué à l'ensemble du local ? Devrait-il être systématique dans les milieux autonomes ? Et enfin, peut-on être anarchiste sans être antispéciste ?

Dans ce chapitre, nous avons ainsi vu comment l'alimentation végétale est une norme quasi-institutionnalisée dans les milieux autonomes et notamment à la cantine, en dépit de positionnements et d'opinions très diverses quant à la systématisation de cette pratique. Dans un prochain — et dernier — chapitre, nous voudrions saisir — puisque tout le monde ne semble pas voir du même oeil la pratique du véganisme — comment se manifestent ces désaccords ; et dans la perspective de saisir l'espace de la cantine comme un espace de socialisation politique, quels effets a cette norme sur les individus ?

Chapitre 3. La circulation de l'alimentation végétale et des idées antispécistes à la cantine.

La cantine comme espace de socialisation politique.

Voyons dans ce chapitre final dans quelle mesure l'absence de consensus au sujet de la pratique du véganisme et de l'idéologie antispéciste débouche sur un non-débat de ces sujets dans l'espace de la cantine ; et comment, en dépit de cette absence de discussion relative à la cause animale, les idées et pratiques qui y renvoient circulent malgré tout, laissant finalement envisager cet espace comme un espace de socialisation politique, et même d'engagement politique.

I. À défaut des mots, une diffusion par la pratique.

À la cantine, on ne parle pas, ou très peu, de sujets relatifs à la cause animale. Cette absence de débat est autant à imputer aux personnes n'adhérant pas aux idées antispécistes qu'aux personnes y adhérant. Pourtant, en cette absence de discours, la pratique de l'alimentation végétale se diffuse tout de même chez les participant•es, ce qui témoigne d'une forme de diffusion de normes par la pratique.

1. Véganisme, antispécisme, un non-débat.

Le véganisme, l'antispécisme, et les sujets relatifs à la cause animale ne sont pas des sujets régulièrement abordés à la cantine, sauf lors de moments anecdotiques que nous aborderons. La grande majorité des personnes interrogées rapportent n'avoir quasiment jamais, ou absolument jamais, entendu parler de ces sujets à la cantine. Sacha raconte à ce sujet :

« Au début quand je suis venu•e, je pensais que c'était vraiment genre politiquement antispéciste, mais au fur et à mesure en côtoyant les gens je me suis rendu compte que non pas tellement en fait. Et que c'était tellement pas un sujet. »

L'anticipation par Sacha d'une cantine « vraiment politiquement antispéciste » s'explique par la pratique du végétalisme à la cantine, qui est d'ailleurs publicisée sur des tracts et affiches y faisant référence. Sacha a donc associé cette pratique à l'idéologie politique de l'antispécisme. C'est en fréquentant régulièrement la cantine qu'il se rend compte de l'absence quasi totale de débat et discussions autour de ce thème, comme le

témoigne son affirmation consistant à dire que ce n'est « tellement pas un sujet ». Cette absence semblant étonnante, ou pour le moins contre-intuitive, il nous importe de nous questionner sur ses explications potentielles.

L'une des premières raisons pouvant ressortir des entretiens réalisés est une forme d'évitement volontaire de ce sujet par des personnes n'adhérant pas à l'antispécisme. C'est en tout cas l'hypothèse soulevée par Ayla, qui a tenté d'injecter ce sujet afin d'en débattre lors d'une Assemblée Générale du local, événement que nous avons déjà abordé. Pour rappel, Ayla avait demandé à ce que le local soit exclusivement végane. Sa demande avait été refusée, et avait débouché sur une forme de concession selon laquelle la cuisine est végétalienne mais le local n'est ni végane ni antispéciste.

« La discussion a été déjà soulevée [au local], mais c'était assez discret, ça n'a pas été en profondeur. [...] C'est vrai qu'on parle pas assez de véganisme et d'antispécisme [au local], et ça me frustre un peu. [...] C'est juste 'cuisine végétalienne'. On ne parle pas de véganisme, on ne parle pas d'antispécisme. [...] Clairement c'est un sujet qui est évité ».

Le caractère « discret » et peu profond de la discussion décrit par Ayla témoigne du fait que le débat n'a pas eu lieu, bien que c'était l'intention de la participante. Sa frustration peut s'expliquer par le décalage qu'elle perçoit entre pratique et idéologie — la pratique adoptée étant effectivement conforme à l'antispécisme, mais cette idéologie étant absente du débat et de l'identité politique du lieu. Elle conclut enfin par l'hypothèse d'un évitement volontaire de ce sujet par les personnes non-antispécistes dont témoignerait le caractère « discret » de cette discussion.

Cette hypothèse peut être nuancée par d'autres témoignages recueillis, allant également dans le sens d'un non-débat autour de ces thèmes, mais justifiant ce fait par d'autres explications. Ces sujets ne seraient pas abordés du fait que les conversations politiques potentielles qui animent la cantine — tant au moment de la préparation qu'au moment du repas — sont centrées autour de l'actualité politique et militante. Or, cette actualité portant très rarement sur les sujets relatifs à la question animale, cette dernière est alors absente des conversations. C'est l'explication qu'apporte Gaëtan :

« Pendant les cantines c'est plus le reflet de l'actualité, des activités récentes. Et du coup si y'a rien qui bouge au niveau antispécisme, beh [on n'en parle pas]. En tout cas c'est pas une hiérarchie volontaire dans le cadre de ces discussions là. Après elle a beaucoup moins de soutien quand même en proportion, des personnes. Disons qu'il y a moins de personnes qui vont s'y intéresser ».

Gaëtan relate ce que nous avons expliqué plus haut. Lorsqu'il parle de « hiérarchie », il s'agit d'une forme de hiérarchie des luttes politiques qui serait faite à la cantine, perceptible justement grâce à la récurrence des sujets politiques et militants abordés. Il nuance les propos d'Ayla en précisant que cette forme de hiérarchie des luttes n'est probablement pas volontaire, mais s'explique par l'absence de ce sujet dans l'actualité, et également peut-être par le fait qu'il s'agit d'une lutte politique relativement peu soutenue par les personnes fréquentant la cantine, « en proportion » — ce qui peut à la fois vouloir dire qu'il y a davantage de personnes qui ne soutiennent pas cette lutte que de personnes qui la soutiennent ; mais aussi qu'il y aurait une plus grande proportion de personnes soutenant d'autres luttes politique que de personnes soutenant la lutte antispéciste.

Dans la même lignée argumentaire, Hanna n'impute pas aux personnes non-antispécistes d'être à l'origine de ce silence, mais plutôt à une sorte de hasard et l'absence d'initiative de la part des personnes antispécistes consistant à faire de la question un débat. Lorsque je lui demande si elle entend souvent parler de ces sujets à la cantine, elle me répond :

« [Hanna] : Non. Non c'est marrant pas du tout.

- [Moi] : Ça te surprend pourquoi ?

- [Hanna] : Parce qu'en fait, quand j'étais à Bure aux Bestiales⁴³ il y avait une rencontre des cantines [...] Et en gros il y avait plein de gens qui pensaient leurs cantines comme un lieu de diffusion de l'antispécisme. Et c'était fou parce qu'en fait, quand ils ont dit ça, en réalisant que je ne le pensais pas comme ça et qu'on ne l'avait jamais théorisé, qu'on y réfléchissais rarement aux réunions voire pas du tout, ben du coup j'ai vu

⁴³ Les Bestiales est une rencontre antispéciste ayant lieu annuellement (ou presque) dans la ville de Bure.

le décalage. Enfin ce n'est pas du tout comme si on y avait pensé et qu'on s'était dit 'oh... bah plutôt pas', là c'est carrément que ça nous a pas traversé l'esprit. »

Sa position laisse penser que la tentative d'Ayla de faire de l'antispécisme un sujet en AG est plutôt anecdotique, puisqu'à notre connaissance il s'agit de la seule fois où une personne antispéciste a volontairement fait cette démarche, en tout cas à l'échelle de la cantine. Son témoignage est particulièrement intéressant dans la mesure où il permet de confirmer que la cause animale est un non-débat à la cantine par comparaison avec ce qui est possible et existe ailleurs. Pourtant, Ayla n'est pas la seule personne à la cantine témoignant d'un sentiment de frustration quant à ce silence. Il est donc étonnant qu'il y ait peu d'initiatives à l'introduction de ce sujet venant de personnes adhérant à l'antispécisme.

Cela peut finalement s'expliquer par l'adoption par ces personnes d'une forme de stratégie du silence. Ce que nous appelons stratégie du silence renvoie au fait de ne pas aborder un sujet politique pour éviter que son aspect redondant ou perçu comme moralisateur ne vienne desservir une lutte politique. En d'autres termes, les personnes adhérant à l'antispécisme n'abordent pas ce sujet afin d'éviter que leur initiative implique une perception négative de cette cause par les autres personnes en présence.

« Je ne fais plus ça, d'amener moi le sujet. Parce que quand j'étais végétarienne, j'étais très prosélytiste. [...] Les gens autour de moi ne voulait pas savoir [ce qui se passait dans les exploitations animales], et du coup j'étais très désagréable. Ça m'a collé à la peau et ça m'a desservi. »

Cet extrait est tiré de mon entretien avec Ayla. Elle témoigne de ce que nous racontions juste avant : la tentative d'introduction du sujet de la question animale à des fins de diffusion de cette idée peut être perçue comme moralisatrice, voire comme une forme de prosélytisme ; ce qui peut impliquer un effet contraire à la diffusion escomptée. Tiphaine a également conscience de cet effet, et me confie :

« Ça me questionne beaucoup : est-ce-que j'en parle ou est-ce-que j'en parle pas ? Je me dis est-ce que le meilleur moyen c'est pas de justement ne jamais aborder le sujet ? C'est peut-être le truc le plus puissant. En tout

cas moi, quand je ferais ce pas là [devenir végane] — parce que je le ferai, je le sais — est-ce que j'en fais un sujet, ou pas? »

Lorsque Tiphaine parle du « meilleur moyen », cela signifie le meilleur moyen pour rallier des personnes à la lutte en question. Au delà de penser qu'aborder un sujet politique peut nuire à celui-ci, elle croit en une vertu du silence *en soi*. Elle m'explique lors de notre entretien qu'elle s'est intéressée à la question du « charisme » ou comment inspirer les personnes qui nous entourent. D'après ses propos, le charisme est fondé sur trois critères principaux consistant à 1 : « incarner le changement soi-même » sans l'attendre des autres, 2 : « ne pas en parler et laisser les gens s'en rendre compte par eux-même » ce qui est beaucoup plus « percutant » pour les personnes qui découvrent ce changement d'après Tiphaine, et enfin 3 : « ne jamais donner son avis à quelqu'un qui ne l'a pas demandé ». Toujours d'après elle, ces trois éléments permettraient de « faire un déclic dans les luttes », c'est-à-dire de faire en sorte qu'un maximum de personnes y adhèrent, et ainsi de donner plus de chance à la lutte d'aboutir à des résultats escomptés.

Ainsi, la majorité des participant•es interrogé•es s'accordent pour dire que la question de l'antispécisme et du véganisme ne fait pas débat au sein de la cantine, et imputent à des raisons diverses l'absence de ces thèmes, allant de l'évitement volontaire de la question par des personnes non-antispécistes à une forme de stratégie militante du silence. Les causes de ce silence sont probablement variées et non imputables à un seul fait, mais il ne nous intéresse pas de trancher à ce sujet. L'objectif de cette sous-partie était de montrer, grâce à divers témoignages, comment et dans quelle mesure le sujet de la cause animale est très peu abordé à la cantine. Pourtant, ce silence n'empêche pas aux pratiques végétales de circuler.

2. L'effective végétalisation de l'alimentation des participant•es.

En dépit de ce silence, beaucoup de participant•es — initialement ni végétarien•nes ni véganes — voient leurs pratiques alimentaires évoluer depuis qu'ils•elles fréquentent et participent à la cantine. Nous pouvons ainsi dire que la fréquentation de la cantine conduit

en elle-même à diffuser l'alimentation végétale *via* une forme de végétalisation de l'alimentation de ses participant•es. Cette végétalisation peut autant être volontairement amorcée — c'est-à-dire qu'une personne peut utiliser les savoirs acquis à la cantine dans le but de tendre volontairement vers une alimentation végétale — qu'avoir lieu involontairement — par une végétalisation seulement de fait, sans volonté particulière de tendre vers cela. Pour illustrer cela, et en guise de transition avec la sous-partie précédente, lorsque j'ai demandé à Christian s'il avait l'habitude d'entendre parler de sujets relatifs à la cause animale à la cantine, il m'a répondu : « C'est surtout les recettes dont j'entends parler », en riant. Ce à quoi j'ai ajouté, toujours sur le ton de l'humour, « il y a un *soft-power* végane », blague qu'il a alors approuvée avec sérieux. Cela nous conforte ainsi dans l'idée que ces sujets ne sont pas abordés, certes, mais que cela n'empêche pas de laisser se diffuser des savoirs et des pratiques relatives à l'alimentation végétale.

D'abord, bien que ce soit *a priori* le cas d'une seule participante, la cantine est un espace où les personnes peuvent venir avec l'intention d'en tirer des savoirs pour faciliter une transition alimentaire vers le végétal. Il s'agit donc du premier type de diffusion, volontaire. Le cas étudié est celui de Tiphaine, qui a intégré la cantine en premier lieu par désir de « discuter avec des gens » tout en découvrant de nouvelles recettes.

« A la maison on cuisine pas de viande, quasiment pas, et du coup le prochain pas forcément à un moment donné ça va être le véganisme. Je pense que le fait d'intégrer une cantine c'est aussi de... pleinement mûrir le truc, au fur et à mesure, je trouve que c'est bien. »

« Pleinement mûrir le truc » : la cantine sert donc pour Tiphaine d'un pont vers l'alimentation végétale. Cet extrait montre la volonté pré-existante de se tourner vers ce type d'alimentation avant même d'intégrer la cantine, mais envisage cette dernière comme un espace de diffusion des savoirs culinaires végétaliens. Pendant notre entretien, Tiphaine me confie également qu'être au contact de personnes végétaliennes/véganes — et il y en a plusieurs — à la cantine est également un élément qui « plante des petites graines », c'est-à-dire qui amène en soi — sans nul besoin d'aborder le sujet — à avoir un regard réflexif sur sa propre alimentation. D'autant plus que Tiphaine a déjà un certain nombre de connaissances relatives à la cause animale, à l'antispécisme et au véganisme, puisqu'elle

s'y intéresse depuis plusieurs années. Ces connaissances, elle les a acquises par des lectures, des conférences, des discussions. Elle a donc, avant son arrivée à la cantine, un rapport plutôt théorique avec ces questions ; la cantine lui permet ainsi un passage du théorique à la pratique, ou pour le moins un complément.

Cette végétalisation par la participation à la cantine se fait également involontairement, chez des personnes qui n'avaient *a priori* pas prévu de modifier leur alimentation. Prenons le cas d'Alexandre. Il n'est ni végane, ni antispéciste. Il mange assez peu de viande et de produits issus de l'exploitation animale, et la plupart du temps son alimentation est végétarienne ou végétalienne. En moyenne, il pense pouvoir affirmer qu'il consomme de la viande environ une fois par semaine. Pourtant, il a grandi dans une famille où l'on mangeait de la viande environ une fois par jour, habitude qui l'a suivi bien après qu'il ne quitte le foyer familial. Je lui fais donc remarquer qu'il y a eu une évolution avec *cet avant* et son alimentation actuelle, ce à quoi il me répond :

« Après oui, j'ai peut-être aussi été influencé par [la cantine]. Le fait d'aller à une cantine végane, peut-être que ça m'a poussé à acheter des légumineuses, des trucs comme ça tu vois. J'aurais peut-être moins pensé à le faire avant. [Ça t'apporte] d'autres habitudes, ça influence nécessairement. [...] C'est vrai qu'avant de fréquenter ça, tu te poses pas trop la question de qu'est-ce que les véganes peuvent manger, ou [tu peux] en avoir des points de vue caricaturaux. »

Sans l'affirmer, il admet qu'il y a une forte probabilité pour que ce changement dans son alimentation soit dû à sa fréquentation de la cantine. A l'instar de l'exemple des légumineuses, la cantine a permis à Alexandre d'adopter de nouvelles habitudes alimentaires à partir du savoir qu'il a acquis à la cantine. Elle instaure de nouveaux réflexes d'achat concernant l'alimentation, ouvre en quelques sortes un nouveau champ de possibles, particulièrement lorsque les participant•es ne sont pas habitué•es à l'alimentation végétale et qui, comme Alexandre, en ont une vision caricaturée. De cette manière, la participation à cette cantine offre aux inhabitué•es de l'alimentation végétale un nouveau répertoire alimentaire.

Le cas d'Anne-Charlotte est encore plus parlant à ce sujet. Comme Alexandre, elle n'est ni végétarienne, ni végane. Ceci dit, chez Alexandre, la cantine aurait légèrement modifié ses habitudes alimentaires, tandis qu'Anne-Charlotte parle d'un changement radical et profond.

« Je suis arrivée à la cantine au départ pour manger, forcément ; et petit à petit je me suis dit 'ben j'adore faire la cuisine, pourquoi je filerais pas un coup de main?'. Ça a été l'occasion pour moi de découvrir le véganisme et la cuisine végétale, puisque je connaissais pas du tout avant. J'avais vaguement entendu parler des végétaliens. [...] Même si je ne suis pas devenue végane, la cantine a vraiment modifié mon rapport à l'alimentation. J'ai découvert d'autres façons de cuisiner, d'autres façons de se nourrir, ça a profondément changé quand même mon approche de la cuisine et tout ça quoi. Vraiment. »

Anne-Charlotte n'avait initialement pas pour projet de participer à la cantine lorsqu'elle commence à la fréquenter. C'est à force de fréquentation qu'elle décide d'y participer. Comme Alexandre, avant de fréquenter et de participer à cette cantine, elle n'avait pas de connaissances sur l'alimentation végétalienne, dont elle avait à peine entendu parler. La cantine est alors pour elle un moment de découverte de ce type d'alimentation et en même temps le facteur de changements profonds dans son alimentation. À un autre moment de l'entretien, elle va même jusqu'à qualifier ce changement de « révolution ». Il est à noter qu'Anne-Charlotte est une participante particulièrement active et régulière à la cantine. Elle est à l'initiative de la diffusion de beaucoup de recettes. Elle me précise d'ailleurs qu'elle passe beaucoup de temps à faire des recherches sur internet pour inspirer les menus préparés à la cantine. Cette participation particulièrement active est probablement un moteur d'autant plus puissant de végétalisation de l'alimentation. Non seulement, sa participation en elle-même à la cantine lui a permis de découvrir d'autres manières de cuisiner ; mais par la suite, ses efforts investis dans la recherche de recettes végétales pour la cantine renforcent d'autant plus l'élargissement de son répertoire alimentaire. Nous pouvons ainsi penser que plus une personne est impliquée dans sa participation à la cantine, plus son alimentation est susceptible de se voir évoluer vers une végétalisation.

Ainsi, nous avons vu comment, en dépit de la quasi-absence de discours sur la cause animale à la cantine, la participation à celle-ci constitue en elle-même un facteur de diffusion de l'alimentation végétale. Il n'y a donc pas forcément besoin de la production de discours sur des pratiques pour que celles-ci circulent. Cet effet que la participation à la cantine a sur ses participant•es nous incite finalement à penser cet espace comme un espace de socialisation politique.

II. La cantine comme espace de socialisation politique.

Finalement, la cantine est à envisager comme un espace de socialisation politique qui remet en question à la fois le caractère centré sur l'enfance de la socialisation, le caractère partisan de la politisation ; et permet enfin d'élargir la définition de l'engagement politique.

1. Un espace participant à la socialisation politique des individus.

Dans une notice pour l'encyclopédie en ligne *Politika*, Lucie Bargel et Muriel Darmon ont lancé un appel au développement d'une « acception extensive et dynamique de la socialisation politique »⁴⁴. Après avoir retracé les avancées des travaux de science politique abordant la socialisation politique, elles déplorent que la plupart des travaux des dernières décennies se sont concentrés en grande majorité sur les socialisations enfantines — c'est-à-dire sur ce qui se joue lors de la socialisation primaire — et particulièrement sur ce qui se joue au sein de la famille, alors même que la socialisation politique primaire des enfants ne se résume pas à cette instance. Elles soulignent donc l'enjeu d'un approfondissement des études sur la socialisation politique secondaire — qui survient à l'âge adulte. En citant Roberta Sigel, elles affirment que « l'intérêt pour la socialisation politique tout au long du cycle de vie [...] est toujours l'exception et non la

⁴⁴ Bargel Lucie, Darmon Muriel. « Socialisation politique : moments, instances, processus et définitions du politique », 2017, Notice pour l'encyclopédie en ligne *Politika*.

règle générale »⁴⁵. C'est pourquoi elles appellent à ce que la science politique laisse davantage de place à l'étude des socialisations secondaires, pour faire de cette exception la règle générale. Ainsi, elles ont une approche de la socialisation qui est élargie.

C'est dans la lignée de cette critique que nous souhaitons situer ce travail. Nous abordons en effet la cantine comme un espace dans lequel s'opère un « processus de construction et d'inculcation d'un système de valeurs et de pratiques »⁴⁶ à l'âge adulte, puisque fréquenter cette cantine n'est pas sans effet sur le rapport à la cause animale des individus.

Par ailleurs, les deux autrices proposent également d'élargir la notion de « politique » qui constitue l'autre moitié de « socialisation politique ». Elles donnent l'exemple de Lilian Mathieu qui a étudié cette notion de manière élargie, en la pensant non pas comme « la participation politique générale ou l'orientation sur un axe gauche-droite »⁴⁷, mais comme « la manière dont la socialisation contribue à expliquer des engagements pour des causes aux enjeux circonscrits »⁴⁸. La politisation ne concerne alors plus seulement des préférences partisans qui constitueraient notre rapport à la politique, mais aussi et surtout un « rapport politique au monde »⁴⁹.

Nous soutenons donc que la participation à la cantine végétalienne façonne la socialisation politique des individus, puisque survenant lors de leur socialisation secondaire, elle participe au façonnement de leurs visions et pratiques relatives à la cause animale. Leur participation est alors productrice de « dispositions à agir ou à croire »⁵⁰, pour reprendre l'expression de Bernard Lahire citée par Lucie Bargel et Muriel Darmon. À agir, puisque cette participation implique pour la majorité des cas une incidence sur la

⁴⁵ Sigel Roberta (dir.), *Political Learning in Adulthood. A Sourcebook of Theory and Research*, University of Chicago Press, 1989.

⁴⁶ Rambaud Elsa, « L'organisation sociale de la critique à Médecins sans frontières », *Revue française de science politique*, vol. 59, n° 4, 2009, p. 723-756.

⁴⁷ Bargel Lucie, Darmon Muriel, *art. cit.*

⁴⁸ Mathieu Lilian, « Les ressorts sociaux de l'indignation militante. L'engagement au sein d'un collectif départemental du Réseau éducation sans frontière », *Sociologie*, vol. 1, n° 3, 2010, p. 303-318.

⁴⁹ Boughaba Yassin, Dafflon Alexandre, et Masclet Camille. « Introduction. Socialisation (et) politique. Intériorisation de l'ordre social et rapport politique au monde », *Sociétés contemporaines*, vol. 112, no. 4, 2018, pp. 5-21.

⁵⁰ Lahire Bernard, *Portraits sociologiques*, Nathan, 2002.

manière de se nourrir, voyant presque systématiquement l'alimentation des personnes se végétaliser du fait de l'élargissement de ce que nous avons appelé leurs « répertoires alimentaires ». À croire, puisque la pratique de l'alimentation végétale — dans un espace où plusieurs personnes sont connues pour mettre un sens politique antispéciste dans ce mode de consommation, bien que le sujet soit peu abordé — invite dans beaucoup de cas à se questionner sur son propre rapport à la cause animale, et à penser souvent cette pratique comme politique même lorsqu'elle ne se résume pas à cette motivation. À titre d'exemple, Christian, Hanna, Sacha, Anne-Charlotte et Tiphaine proposent le soucis de la cause animale comme première raison expliquant que la cantine soit végétalienne, alors que l'argument faisant le plus consensus et ressortant le plus de manière générale dans les entretiens est celui de l'inclusivité — l'alimentation végétale étant un type d'alimentation relativement inclusif en terme de croyances religieuses et d'allergies.

Ce que nous voudrions souligner au delà de la réponse à l'appel lancé par Lucie Bargel et Muriel Darmon, c'est que le type de socialisation politique opérée chez les individus participant à la cantine est une socialisation qui s'opère principalement *via* des pratiques. Comme nous l'avons vu au début de ce dernier chapitre, la cause animale et le véganisme ne sont pas des sujets qui semblent être souvent évoqués à la cantine, ce qui nous laisse penser que c'est bien *par* la pratique que les dynamiques de socialisation à la cause animale s'opèrent dans cet espace. Chaque personne entre dans cet espace avec un rapport à la cause animale et des habitudes alimentaires qui lui sont propres, et chaque personne peut voir ce rapport et ces habitudes évoluer à force de fréquentation de la cantine. Notons cependant que les personnes qui voient le plus leurs rapports à cette cause et leurs habitudes alimentaires évoluer sont celles qui sont les moins impliquées dans ces questions *a priori*. Mais alors, qu'en est-il de la socialisation politique relative à cette cause des personnes déjà fortement intéressées ou impliquées dans la cause animale ?

Pour aborder ce sujet, l'exemple le plus éclairant est peut-être l'étude de ma propre expérience à la cantine. Je suis arrivée à la cantine parce que j'ai appris son existence grâce à une distribution de flyers cherchant à motiver des personnes volontaires pour y participer. Ces flyers mentionnaient notamment le fait que la cantine propose des menus végétaliens.

Moi, je suis végane — depuis presque cinq ans — et j’adore manger. Il ne m’en fallut pas davantage pour me donner envie d’y aller faire un tour. C’est donc mon rapport à l’alimentation en tant que personne végane et se réclamant de l’antispécisme qui a été ma première motivation pour intégrer la cantine. Étant antispéciste et travaillant sur la cause animale à la cantine dans le cadre de mon mémoire, j’ai alors eu l’occasion de déclencher plusieurs conversations à ce sujet, et j’ai également eu l’occasion de réaliser dix entretiens avec des participant•es pour aborder ce sujet. Ma position est donc particulière, puisque j’ai ainsi souvent volontairement et explicitement abordé les sujets que sont l’alimentation végétale, la cause animale et l’antispécisme, mais il me semble important de préciser que ma participation à cette cantine a profondément contribué à faire évoluer mes réflexions sur la cause animale. Je suis toujours antispéciste, mais mon rapport à cette lutte politique a évolué, notamment en me retrouvant confrontée à des arguments qui soulignent les limites de l’universalité de cette idéologie. J’ai compris qu’être antispéciste est en grande partie le résultat d’une socialisation, et qu’ainsi il ne faisait pas sens, du moins selon moi, d’imputer aux personnes la responsabilité individuelle de la non-adhésion à cette lutte politique. Je suis toujours végane, mais mon rapport au mode de consommation que j’ai choisi d’adopter a également évolué. J’ai rencontré des personnes adhérant à l’antispécisme mais n’ayant pas une alimentation 100% végétale, bien que tendant à l’être. J’ai désormais un regard plus compréhensif et plus réflexif sur la manière de se nourrir, qu’elle soit plus ou moins végétale. Il me semble que, bien qu’il naisse d’une position à la cantine bien spécifique, mon témoignage apporte une pierre à l’édifice de l’analyse des socialisations politiques dans cet espace, puisque même en tant que personne déjà acquise à cette cause, j’y ai vu ma politisation continuer d’évoluer.

Ainsi, dans la lignée des travaux cités appelant à une utilisation extensive de la notion de socialisation politique, nous avons montré en quoi la cantine est un espace de socialisation politique. Elle est en effet un espace de socialisation où des normes — telles que l’alimentation végétale — circulent, et plus précisément un espace de socialisation *politique* puisque la circulation de ces normes participe à construire le « rapport politique au monde » des individus. Cependant, nous ne désirons pas nous arrêter à l’élargissement

des définitions de socialisation et de politique ; mais avoir également une acception large de *l'engagement politique* en qualifiant la participation à la cantine comme telle.

2. La participation à la cantine comme engagement politique.

Du fait même que fréquenter ou participer à une cantine végétalienne participe à la socialisation politique des individus en modifiant leur rapport à la cause animale, cet espace peut être envisagé comme un espace d'engagement politique investi par des personnes ayant pour but de faire rayonner la pratique de l'alimentation végétale et de soutenir la cause animale. Nous insistons pour dire qu'en postulant cela, nous opérons à un élargissement de la définition de l'engagement politique. Initialement, en science politique, l'engagement politique est défini comme tel :

« Fait pour un individu de s'investir dans une organisation (ex. : parti, association, syndicat), un mouvement d'idées ou un ensemble d'activités (ex. : une mobilisation) présentant un caractère politique. L'engagement implique un des aspects suivants : durée et inscription dans le temps ; implication dans l'espace public ; existence d'obligations ou d'un coût pour celui qui s'y adonne. L'engagement ne peut pas se réduire à une activité bénévole et désintéressée, ou à un simple acte de croyance. »⁵¹

Prenons les éléments de cette définition un à un afin de montrer en quoi l'espace de la cantine n'y correspond pas *a priori*. D'abord, l'engagement doit avoir lieu dans une organisation, un mouvement d'idées ou un ensemble d'activités à caractère politique. Le local pourrait effectivement être considéré comme une organisation à caractère politique, dans la mesure où il se revendique comme appartenant à l'idéologie libertaire. Mais c'est surtout la manière dont il s'organise qui est libertaire, car il est tout à fait possible de ne pas être anarchiste pour participer aux activités de ce lieu ; et bien que des idées politiques y circulent, il ne correspond pas à l'acception implicite du mot politique contenu dans la définition qui renvoie plutôt à une lutte pour l'exercice du pouvoir ou une intention de faire entendre ses revendications au gouvernement en place. Le local dans lequel a lieu la

⁵¹ Nay Olivier (dir.), *Lexique de science politique*, Dalloz, 2017.

cantine se situe en marge des institutions, n'interpelle pas le pouvoir en place pour faire entendre des revendications et se base sur des principes anarchistes dont fait partie le refus de l'autorité — ainsi, il n'a clairement pas pour ambition la lutte pour l'exercice du pouvoir. Ensuite, l'engagement implique nécessairement un des éléments que sont la durée dans le temps, l'implication dans l'espace public et l'existence d'obligations. Là encore, la cantine ne correspond en rien à cette définition. La participation à celle-ci n'implique pas spécialement une inscription dans le temps. De plus, la cantine pourrait davantage être qualifiée de « contre-public »⁵² que d'espace public, dans la mesure où comme la cantine étudiée par C. Robineau, elle constitue un espace alternatif aux espaces publics conventionnels. La cantine ne suppose pas non plus nécessairement d'obligations individuelles, puisque la participation à celle-ci se fait sur la base du volontariat. Nous en venons donc à la troisième partie de la définition qui exclut toute éventualité de considérer la cantine comme un espace d'engagement politique : « L'engagement ne peut pas se réduire à une activité bénévole et désintéressée, ou à un simple acte de croyance ».

Pourtant, nous soutenons que la cantine peut bel et bien être envisagée comme un espace d'engagement politique. Rappelez-vous lorsque Hanna racontait une expérience qu'elle a vécue à Bure lors de rencontres antispécistes, quand elle parlait de personnes participant à d'autres cantines en France qui envisageaient celles-ci comme des « lieux de diffusion de l'antispécisme », et donc par conséquent comme des espaces d'engagement militant.

« La meuf en particulier qui en parlait à Bure, elle était vraiment en mode militante de la cause antispéciste, et du coup elle imaginait de faire des ateliers de rue où tu montres aux gens comment faire tel plat en mode végane et tout. [Alors que nous, au local] on s'est pas du tout lancé dans une croisade contre l'alimentation carnée quoi. [Elle, elle était] vraiment sur une transmission active ++, alors qu'au local on n'est pas trop là dessus. »

L'existence de ces cantines pensées différemment de celle étudiée par leurs participant•es et/ou précurseur•es montre dans quelle mesure il est en effet possible de

⁵² Robineau Colin, *art. cit.*

mettre un sens et une volonté politique — politique entendu dans une acception plus large que la politique partisane — dans la participation à une cantine végétalienne. D'après l'expérience de Hanna, ces cantines peuvent donc être investies pour volontairement servir et soutenir la cause animale, plus précisément l'antispécisme. Hanna explique cependant que la cantine du local n'est pas semblable aux autres cantines qu'elle aborde, puisqu'elle n'a pas du tout pour objectif de diffuser la pratique de l'alimentation végétale ou encore des idées antispécistes.

Pourtant, comme nous l'avons vu précédemment, la cantine remplit effectivement ce rôle d'espace de diffusion de l'alimentation végétale. De plus, bien qu'Hanna n'envisage pas la cantine comme un lieu de diffusion de l'alimentation végétale et des idées antispécistes, cela n'est pas le cas de toutes•tous les participant•es. Plusieurs personnes interrogées voient dans l'existence de la cantine une manière de s'engager en faveur du développement de l'alimentation végétale et de l'antispécisme. C'est par exemple le cas de Tiphaine.

« Ce qui est vraiment cool je pense, c'est de cuisiner pour les autres. De cuisiner pour les autres et que ce soit putain de bon. Qu'ils se rendent compte qu'il n'y a pas de viande dans ces plats là, et de produits animaux : ben voilà c'est possible. Et en fait il y a une partie de plaisir qu'il ne faut pas oublier, parce que la nourriture c'est que ça, du plaisir, et les viandards c'est que ça, le plaisir. Donc il faut donner tellement de plaisir gustatif aux gens, parce que c'est un gros changement dans leur vie, donc il faut leur donner des pépites dans les yeux quoi. [...] En fait elle est là je pense la raison de cette cantine aussi, c'est qu'à un moment donné si le fait de donner du plaisir et de cuisiner, plus c'est bon, plus c'est ouf, plus ces personnes là elles vont switcher à un moment donné. »

Pour Tiphaine, la cantine constitue un moyen volontaire de diffuser l'alimentation végétale. La cantine est, pour elle, une manière d'abaisser les barrières concomitantes à cette alimentation, notamment les stigmates quant au goût des plats végétaliens — réputés pour être peu copieux, fades, ou encore seulement composés de légumes. Tiphaine pense donc la cantine comme un espace d'engagement dont l'un des buts serait de créer une

incitation par le plaisir à tendre vers une alimentation végétale. Si l'on emprunte au vocabulaire de la sociologie des mobilisations, cette incitation par le plaisir ne constitue pas tout à fait une incitation sélective comme pensé par Olson, consistant à inciter un individu à participer à une mobilisation collective par la proposition à celui-ci de récompenses privées d'ordre économiques⁵³ — ou d'ordre social, mais ces dernières sont pensées par d'autres auteurs — mais plutôt comme une manière d'abaisser les coûts de l'adoption de pratiques alimentaires végétales, donc en quelques sortes, d'abaisser les coûts que constitue un engagement végétarien, végétalien ou végane. La dernière phrase de l'extrait précédent explicite l'idée selon laquelle cette incitation par le plaisir a pour vocation d'encourager les personnes à adopter des pratiques alimentaires plus végétales.

Tiphaine n'est pas la seule personne à percevoir le lieu de la cantine comme un lieu d'engagement politique en faveur de la cause animale. C'est également le cas de Théophile, qui va même jusqu'à expliciter cette idée. Théophile soutient qu'il est compréhensible que le local ne se revendique pas comme antispéciste puisqu'une part de ses participant•es ne se reconnaissent pas dans cette idéologie, voire s'y opposent — revendiquer le lieu comme tel serait alors une forme de « déni ». Cependant, revendiquer le lieu comme antispéciste n'est pas le seul moyen de soutenir ces luttes d'après lui :

« Trouver une autre manière de le dire, ça c'est intéressant. C'est en ça que ça peut être un travail collectif. Comment tu dis que ce lieu là il soutient les luttes antispé et véganes, sans l'étiqueter antispé et végane — ce qui participerait à une forme de déni? Et ben pour moi, un des trucs c'est de faire une cantine végétale toutes les semaines, et de s'y tenir quoi. De la tenir cette cantine. »

Proposer une cantine végétale serait alors également un moyen de soutenir la cause animale au local. A un autre moment de notre entretien, Théophile me confie ne plus vouloir essayer de « lutter de l'intérieur » et préférer construire des manières de faire et des modèles alternatifs pour affaiblir les modèles dominants. Lutter de l'intérieur, c'est intégrer un modèle ou une institution que l'on critique afin d'y initier un changement par l'intérieur. Or, pour Théophile, cette tactique est trop fatigante et ne porte pas ses fruits,

⁵³ Tazdaït Tarik, et Nessah Rabia. « II. Révolution et incitations sélectives », Tarik Tazdaït éd., *Les théories du choix révolutionnaire*. La Découverte, 2008, pp. 29-48.

c'est pourquoi il favorise la construction de modèles alternatifs pour inspirer les individus, les inciter — sans les forcer — à abandonner les modèles dominants pour les modèles alternatifs, et ainsi affaiblir d'une certaine manière le modèle dominant. Nous pouvons mettre en lien sa position et la tension historique qui existe entre ces deux stratégies dans les mouvements anarchistes qui se construisent en France à la fin du XIX^{ème} siècle. Ces mouvements sont traversés par des débats autour de la lutte par *l'en-dedans* et la lutte par *l'en dehors*⁵⁴, qui correspondent aux mêmes stratégies décrites par Théophile. Il ne l'a pas formulé comme tel, mais nous pouvons faire le lien entre sa position dans ce débat et sa manière d'envisager la cantine comme un moyen de soutenir les luttes antispécistes. La cantine peut constituer un moyen de lutte par *l'en dehors* puisqu'elle se construit autour de principes alternatifs — végétalisme, autogestion, prix libre — et en marge des institutions. Alors, pour Théophile et comme chez Tiphaine, cet espace peut participer à montrer aux individus d'autres manières de faire, d'autres manières de se nourrir, pour que sans les inciter, les individus décident peut-être par eux•elles-mêmes d'adhérer à la cause animale et ainsi d'abandonner le modèle dominant d'exploitation des animaux.

Ainsi, parce que la cantine est un espace de socialisation politique, nous affirmons qu'elle peut être envisagée comme un espace d'engagement politique, ce qui implique un élargissement de la définition de cette notion. À partir d'une acception large des notions de politique et d'engagement politique, et selon les mots de Christian, la cantine est finalement un espace composé de « gens qui font de la politique au sens noble du terme ».

⁵⁴ Pelletier Philippe, *art. cit.*

Conclusion.

Par ce travail, nous avons tenté de saisir la place ambivalente de la cause animale, de l'antispécisme et des pratiques alimentaires végétales dans un espace où ces questions ne font pas consensus, bien qu'elles y disposent d'un soutien plus large que dans la société dans sa globalité. Les participant•es à cette cantine de quartier végétalienne et autogérée entretiennent des rapports différenciés à la cause animale, qui peuvent en partie être expliqués par l'hétérogénéité sociale et politique des individus et par des socialisations différentes à la cause animale. Malgré cette hétérogénéité quant au rapport des individus à cette cause, la pratique d'une alimentation exclusivement végétalienne à la cantine est une forme de norme quasi-institutionnalisée dans cette cantine, comme dans beaucoup d'autres lieux anarchistes. Pourtant, ces pratiques et les idées politiques qui les motivent sont bien loin de faire consensus, et peuvent même susciter de profonds désaccords chez les participant•es de la cantine. Mais alors, comment ces désaccords se manifestent-ils ? Et bien, il ne se manifestent pas vraiment, quoique par une forme de silence autour de la question, qui ne fait ainsi pas débat, comme une sorte de tabou que l'on ne saurait aborder sans peur de faire des vagues. En dépit de ce silence et en l'absence de circulation de discours antispécistes, la question animale parvient tout de même à circuler à la cantine, *via* une influence sur les pratiques alimentaires personnelles des participant•es. À force de participer à la cantine et de la fréquenter, l'alimentation des individus tend à se végétaliser. Nous pouvons même observer une production de « dispositions à agir ou à croire »⁵⁵ au sujet de la cause animale et des pratiques alimentaires végétales, ce qui nous incite à envisager l'espace de la cantine avant tout comme un espace de socialisation politique — en réponse à l'appel lancé par L. Bargel et M. Darmon pour une acception plus large et dynamique de la notion de socialisation politique⁵⁶. Plusieurs participant•es ayant conscience de cette force sociabilisatrice de la fréquentation d'une cantine végétalienne en viennent même à penser cet espace comme un espace d'engagement politique, bien que la cantine ne corresponde pas à la définition conventionnelle de cette notion. C'est pourquoi nous proposons, dans la lignée de L. Bargel et M. Darmon, d'appeler à un élargissement de

⁵⁵ Lahire Bernard, *op. cit.*

⁵⁶ Bargel Lucie, Darmon Muriel, *art. cit.*

la définition de l'engagement politique, notion pour le moins remise en cause par l'existence d'espace politiques non-conventionnels comme la cantine du local.

Sources

Pensée politique

Attard Isabelle, *Comment je suis devenue anarchiste*, Seuil, 2019.

Le Fèvre Henry. « Naturianisme (Néo) », *Encyclopédie anarchiste*, 1934

Reclus Élisée. *À propos du végétarisme*. 1901

Sites internet

Article Wikipédia « Anarchisme et cause animale ».

https://fr.wikipedia.org/wiki/Anarchisme_et_cause_animale#cite_note-2

Site du ministère de l'économie, des finances, et de la souveraineté industrielle et numérique.

<https://www.economie.gouv.fr/dgccrf/Publications/Vie-pratique/Fiches-pratiques/Chaine-du-froid>

Site Groupe Santé Genève.

<https://groupesantegenève.ch/mixite-choisie/#:~:text=La%20mixité%20choisie%20consiste%20%C3%A0,pouvant%20%C3%AAtre%20oppressifs%20et%20discriminants.>

Bibliographie

Ouvrages

Nay Olivier (dir.), *Lexique de science politique*, Dalloz, 2017.

Robineau Colin. *Devenir révolutionnaire. Sociologie de l'engagement autonome*. La Découverte, 2022

Sénac Réjane. *Radicales et fluides. Les mobilisations contemporaines*. Presses de Sciences Po, 2021

Références méthodologiques

Barbot Janine. « 6 – Mener un entretien de face à face », in Serge Paugam éd., *L'enquête sociologique*. Paris Presses Universitaires de France, 2012, pp. 115-141.

Mazot-Oudin Antoine, « Le politiste et le maître-nageur. Les enjeux de la présentation de soi dans un terrain de camping en milieu populaire au Québec », *¿ Interrogations ?*, N° 29., décembre 2019 [en ligne]

Lemieux Cyril. « 2 – Problématiser », Serge Paugam éd., *L'enquête sociologique*. Paris Presses Universitaires de France, 2012, pp. 27-51.

Zolesio Emmanuelle. « Anonymiser les enquêtés. » *¿ Interrogations ? Revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales*, 2011, 12, pp.174-183.

Références sur la socialisation politique

Bargel Lucie, Darmon Muriel. « Socialisation politique : moments, instances, processus et définitions du politique », Notice pour l'encyclopédie en ligne *Politika*. 2017, <https://www.politika.io/fr/article/socialisation-politique>

Boughaba Yassin, Dafflon Alexandre, et Masclet Camille. « Introduction. Socialisation (et) politique. Intériorisation de l'ordre social et rapport politique au monde », *Sociétés contemporaines*, vol. 112, no. 4, 2018, pp. 5-21.

Fillieule Olivier. « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », *Revue française de science politique*, vol. 51, no. 1-2, 2001, pp. 199-215.

Mathieu Lilian. « Les ressorts sociaux de l'indignation militante. L'engagement au sein d'un collectif départemental du Réseau éducation sans frontière », *Sociologie*, vol. 1, n° 3, 2010, p. 303-318.

Lahire Bernard. *Portraits sociologiques*, Nathan, 2002.

Rambaud Elsa. « L'organisation sociale de la critique à Médecins sans frontières », *Revue française de science politique*, vol. 59, n° 4, 2009, p. 723-756.

Sigel Roberta (dir.). *Political Learning in Adulthood. A Sourcebook of Theory and Research*, University of Chicago Press, 1989.

Références sur l'histoire des idées politiques

Bailey Christiane, Playoust Axelle. « Féminisme et cause animale », *Ballast*, vol. 5, no. 2, 2016, pp. 80-93.

Pavard Bibia, Rochefort Florence, Zancarini-Fournel Michelle. *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*. La Découverte, 2020

Pelletier Philippe. « L'anarchisme et l'animal », *Pour*, vol. 231, no. 3, 2016, pp. 89-99.

Autres références

Muxel Anne. « L'abstention : déficit démocratique ou vitalité politique ? », *Pouvoirs*, vol. 120, no. 1, 2007, pp. 43-55.

Rimlinger Constance. « Ni Dieu ni maître (boucher). L'expérience d'un sanctuaire végane anarcha-féministe », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 55, no. 1, 2022

Robineau Colin. « Constituer un contre-public en marge des médias : négociations, circulations et normativités d'un discours « révolutionnaire » au sein d'une cantine de quartier », *Études de communication*, vol. 47, no. 2, 2016, pp. 131-148.

Tarragoni Federico. « Du rapport de la subjectivation politique au monde social. Les raisons d'une mésentente entre sociologie et philosophie politique », *Raisons politiques*, vol. 62, no. 2, 2016

Tazdaït Tarik, Nessah Rabia. « II. Révolution et incitations sélectives », *Les théories du choix révolutionnaire*. La Découverte, 2008, pp. 29-48.

Sites internet

Coulmont Baptiste et la sociologie des prénoms : <https://coulmont.com/bac/>

Nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles de l'Insee de 2020 : <https://www.insee.fr/fr/information/6205305>

Annexes

Liste des enquêté•es

- Alexandre

Trente-six ans, parents employé•es, pas antispéciste. Alexandre axe sa politisation principalement sur une critique du système capitaliste.

- Anne-Charlotte

La cinquantaine, parents ouvriers, sensible à la cause animale mais pas antispéciste. Anne-Charlotte est notamment très critique sur le travail salarié.

- Arthur

Trente-six ans, a vécu une forme de déclassement social, sensible à la cause animale mais n'adhère pas à l'antispécisme. Arthur souligne les limites de l'inclusivité de l'alimentation végétale en terme de classes sociales.

- Ayla

Trente-quatre ans, parents activistes dans un pays du Maghreb, végane et antispéciste depuis 2009.

- Christian

Soixante-dix ans, parents employé•es, sensible à la cause animale mais pas antispéciste. Christian a habité dans un village étroitement lié à la Mongolie, dont il connaît plusieurs habitant•es.

- Gaëtan

Quarante ans, parents ouvrier et mère au foyer, végane et antispéciste. Gaëtan voit l'antispécisme comme un anti-autoritarisme intrinsèque à l'anarchisme.

- Hanna

Vingt-six ans, en doctorat de sociologie, parents professeur•es des Universités et militants. Hanna est antispéciste mais souligne les limites de son universalité.

- Théophile

Trente ans, parents cadres, grands-parents éleveur•éleveuse, sensible à la cause animale mais pas antispéciste. Théophile envisage la cantine comme un moyen pour le local de soutenir les luttes antispécistes.

- Tiphaine

Trente-huit ans, parents appartenant à une catégorie de cadres et professions intellectuelles supérieures, adhère à l'antispécisme mais n'est pas (encore) végane. Tiphaine a travaillé longtemps dans le monde de l'entreprise avant d'abandonner ce milieu.

- Sacha

Vingt-quatre ans, issu•e d'une « classe sup éduquée », adhère à l'antispécisme, explique la pratique du végétalisme à la cantine notamment par des arguments rationnels tels que le coût de la viande et les questions sanitaires.

Grille d'entretien semi-directif

Éléments d'introduction à l'entretien.

pas de jugement

l'anonymat

pourquoi j'ai besoin d'enregistrer l'entretien

présentation de mon travail

1) Éléments introductifs / de cadrage (origine sociale)

Je veux bien que tu commences par te présenter.

- Année de naissance / âge
- Ville d'origine
- Peux-tu décrire l'environnement dans lequel tu as grandi ?
- Diplôme(s)
- Profession des parents (et des grands-parents)

2) Rapport personnel au local et à la cantine

Peux-tu me parler de ton implication au local et à la cantine ?

- **Depuis quand** fréquentes-tu le local ? Et sa cantine ?
- Pour **quel(s) type(s) d'activité** le fréquentes-tu (cantine, bibliothèque, concerts, etc) ?
- A quelle **fréquence** fréquentes-tu la cantine et les activités qui y sont liées (réunions, courses, élaboration de menus, etc) ? Tu peux notamment me parler des **évolutions de cette fréquence** s'il y en a / en a eu.
- Pour **quelle(s) raisons** fréquentes-tu le local et sa cantine ?
- Fréquentes-tu **d'autres lieux** du même type, d'autres cantines par exemple ?
- Est ce que tu trouves que ça se passe bien les cantines ? Y-a-t-il déjà eu des **problèmes ou des conflits** entre les personnes de la cantine?

2 bis) ... pour les ancien•nes

- Saurais-tu me raconter **l'histoire de la création du local** et ses évolutions ?
- Saurais-tu me parler de **l'histoire spécifique de la cantine** ?
- La cantine a-t-elle **toujours été végétalienne** ?
- Quel sens mets-tu dans le végétalisme de la cantine ? Et les autres ? Cela a-t-il déjà suscité des débats ?

3) Rapport à la cause animale

Peux-tu me parler de ton rapport personnel à la cause animale ?

- Que penses-tu de l'antispécisme ?
- Que penses-tu du végétarisme ?
- Comment a évolué ton rapport à la cause animale dans ta vie ? (et pour quelles raisons?)

4) Rapport à la politique (politisation) / engagements

Peux-tu me parler de ton rapport à la politique ou à l'engagement ? Où est-ce que tu te situes politiquement ?

- Es-tu militant•e, **engagé•e** personnellement pour une ou plusieurs causes ?
- Quel est ton rapport à l'**action collective** ?
- As-tu déjà **participé à des mobilisations** ?
- Fais-tu partie d'une **association** ?
- Es-tu affilié•e à un **syndicat ou parti politique** ? Quel regard portes-tu sur ces organisations ?
- Mode de vie: as-tu un mode de **consommation** engagé ? (rejet de pratique: transports, nourriture...)
- T'identifies-tu à une **culture politique particulière** ? (ex: anarchisme)
- Parles-tu politique avec des personnes de ton entourage (collègues, ami•es, famille) ?
Si oui qui ? Et qu'est ce qui ressort de ces échanges ?
- Selon toi, qu'est ce qui a le plus contribué à forger ton opinion politique ?
- As-tu **voté** aux dernières élections: municipales, présidentielles, législatives? Si oui, pour qui?
- En cas d'abstention: pour quelle(s) raison(s) t'es-tu abstenu de voter ?
- Ton comportement électoral a-t-il évolué au cours de ta vie ?

5) Parcours professionnel / formation (carrière professionnelle)

Participer à la cantine ça prend quand-même un certain temps, as-tu **d'autres obligations à côté** qu'il faut concilier avec ça ?

- Quelle est ton activité professionnelle dans la vie ? Si jamais tu n'as pas d'activité professionnelle en ce moment, quelle était ta dernière activité professionnelle ? (être la•e plus précis•e possible)
- **Quel parcours t'as conduit à cette activité**, à où tu en es aujourd'hui ?
- Ton **travail et tes convictions politiques** sont-elles en adéquation ?